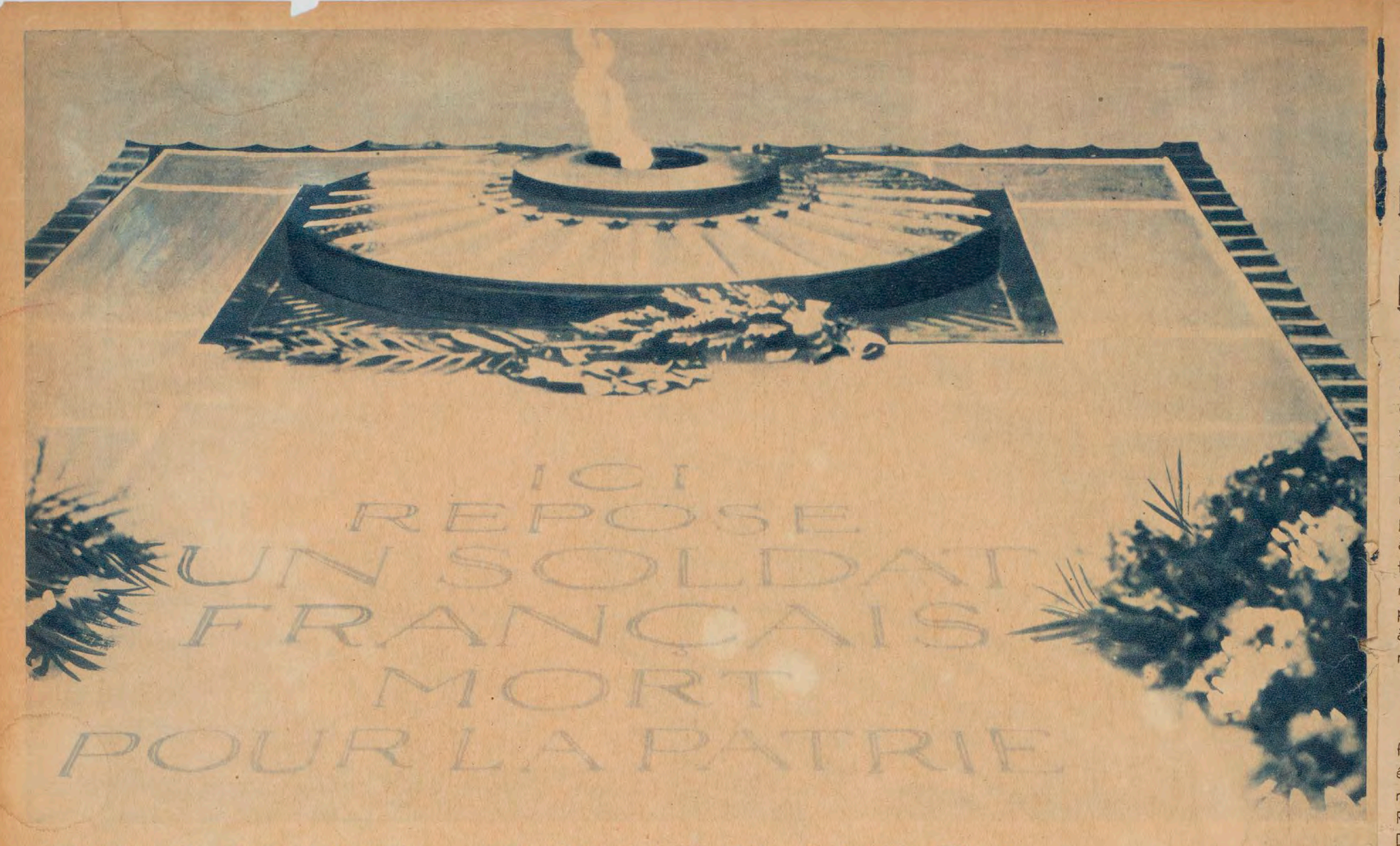
IMAGES

No 593 — LE 20 JANVIER 1941



NUMÉRO SPÉCIAL
P.T. 2
(25 Mils en Palestine)

France toujours!



FRANCE TOUJOURS !

Les événements qui se sont déroulés en France depuis le mois de mai 1940 ont eu, en Egypte et en Orient, de profondes répercussions.

Ceux pour qui la France est une patrie spirituelle ne peuvent concevoir qu'elle ait renoncé à sa mission culturelle et à ses traditions libérales. Ils entrevoient déjà la renaissance de l'âme française fortifiée par la souffrance et les privations.

«Images», qui n'a cessé de témoigner son admiration pour le rôle civilisateur du génie français dans le monde — et surtout en Méditerranée — a voulu consacrer à cette France chère à tous les cœurs, ce numéro qui est un message d'espoir et de confiance dans l'avenir.

* * *

Quelles que soient les divergences qui, à l'heure actuelle, séparent les Français, ils n'ont tous qu'un seul but : le salut de la France et sa régénération. S'ils se trouvent dans des camps opposés, le jour viendra fatalement où ils se réuniront au sein de la patrie qu'ils aiment avec une même ferveur. Et quand nous parlons des Français, nous pensons à trois groupes :

1° Ceux de la métropole, placés sous l'autorité du maréchal Pétain.

2° Ceux de l'Empire, dont la plus grande partie dépend du général Weygand, et qui, quoique légalement attachée à Vichy, pourrait s'en séparer un jour.

3° Ceux de la France Libre, dont le chef est le général de Gaulle.

Ce journal n'est d'aucun parti. Il se place au-dessus des différends actuels pour ne penser qu'à l'intérêt supérieur de la France amie. Nous ne pouvons, cependant, malgré notre désir de rester dans la note impartiale, nous empêcher de faire certaines réflexions, dont la première est celle-ci :

«Si la France avait continué la lutte, où en serions-nous aujourd'hui ?»

Cette question — après les récentes victoires britanniques et grecques — se présente sous un jour nouveau. Sans nous attarder à considérer toutes les hypothèses, il est clair qu'avec le concours de l'Empire et de la marine français, le déroulement de la guerre aurait été tout autre.

Qu'on ne trouve dans cette réflexion aucune idée de blâme : nous réalisons aisément les raisons qui ont poussé le vénérable maréchal à demander un armistice, à un moment où tout semblait crouler. Nous n'en sommes pas moins en droit de nous demander : «Pétain et Weygand auraient-ils capitulé s'ils avaient eu foi dans la résistance anglaise ?»

Les historiens de l'avenir trouveront dans ces questions ample sujet à controverses. Que s'est-il passé dans ces cerveaux angoissés devant ces jours tragiques ? Il semble que le souffle de la défaite y ait ébranlé les assises de la foi. Et quand on n'a plus confiance en soi, il est naturel qu'on n'ait pas confiance dans les autres.

Quelques Français, pourtant, n'ont pas perdu confiance et les événements leur ont donné raison. Si, en se séparant, pour un temps assurément, de leurs compatriotes, ils ont provoqué douleur et amertume, il n'en est pas moins vrai que leur courage et leur fermeté ont fait revivre l'espoir dans les cœurs défaillants. Qui nierait, à l'heure actuelle, qu'ils ont rendu et rendent à la cause de la France un réel service ?

* * *

Nous, qui croyons à la victoire finale de l'Angleterre et de son Empire, soutenus par les Etats-Unis et toutes les consciences libres du monde, nous ne doutons pas un instant que c'est de cette victoire et de cette victoire seule, que naîtra un Monde Nouveau, qui n'a rien à voir avec l'Ordre Nouveau de M. Hitler, et où la France retrouvera sa place et sa mission... ainsi que son Alliée d'outre-Manche. Les derniers succès en Libye et en Albanie n'ont-ils pas, d'ailleurs, raffermi le ton de la résistance française à Vichy même ?

* * *

Et maintenant, malgré les incertitudes de l'heure, tournons nos regards chargés d'espérance vers la France de demain, la France de toujours...

IMAGES

POURQUOI NOUS AIMONS LA FRANCE

Nous aimons la France, parce que sa science, ses lettres et son histoire nous ont enrichi l'esprit et le cœur sans les désaxer, parce que le libéralisme de sa pensée n'a jamais brisé en nous notre personne orientale. Elle nous a donné tout ce qu'elle a pu donner, sans nous demander le moindre reniement de notre race, de notre terre, de notre passé et de notre avenir. C'est pourquoi notre attachement à sa culture, à sa grandeur, à son rayonnement n'est en rien une adhésion calculatrice, un ralliement mercantile, mais un sentiment désintéressé et dont nous avons réalisé l'ampleur et la force par l'émotion ressentie le jour de l'entrée des Allemands à Paris. Ce jour-là, la France a réellement senti qu'elle n'était pas seule.

* * *

En apprenant à lire l'arabe, nous avons appris à lire le français ; en revivant nos histoires nationales, nous avons également revécu les hauts faits que nous conte Michelet ; nos poètes nous ont enchantés de leurs sonorités, alors que Ronsard et Lamartine nous initiaient à leurs harmonies et Descartes autant que Pascal ont affiné notre méthode de penser, mais sans la détourner de la tradition et de la logique de notre philosophie.

La culture française n'a donc pas fait de nous les dépaysés ou les désorientés pitoyables d'un monde indécis et contradictoire, mais des nationaux dans le sens le plus large du mot et qui peuvent être des patriotes conscients sans cesser d'être les lecteurs frémissants d'un Verlaine, les admirateurs enthousiastes d'un Pasteur, d'un Clemenceau, d'un Foch, les partisans passionnés de la Déclaration des Droits de l'Homme.

C'est le miracle de l'esprit français que cette formation sans déformation ! Comme cet autre miracle du climat français dans lequel chaque étranger se croit chez lui. Ce n'est pas la banalité standardisée ; au contraire, rien d'aussi typiquement original et français que cette vie intérieure de la France. Mais nous y retrouvons, sur un rythme vivant, tout ce qui nous a instruits et charmés à distance, par l'expression parfaite de son génie.

Génie qui est de clarté, dont les nuances mêmes sont de transparence et qui se refuse au secret. L'écrivain et l'artiste français s'usent en un travail d'épuration lumineuse pour que rien de nuageux ou de sombre ne vienne lasser l'effort non français de compréhension ; ils donnent à leur pensée et à leur art une portée largement humaine, les rendent sensibles au delà de leurs frontières, y associent généreusement tous les inconnus du monde et créent ainsi d'invisibles solidarités intellectuelles.

Et de cette coopération spirituelle et morale naît un sens commun de dignité, de justice et de liberté sociales, dont le point d'attraction demeure le pays de tous les citoyens égaux devant la loi. Dans leurs luttes intérieures et extérieures pour conquérir et consolider les indépendances individuelles et collectives, c'est vers les penseurs, les animateurs, les foules et les martyrs français que se tournent souvent les peuples dont la cause est juste. Ils leur demandent un enseignement et un exemple, se réclamant d'eux pour faire triompher leurs droits méconnus.

Des réactionnaires condamnent cette universalité et veulent enfermer la France dans le cercle clos d'un purisme de sang. Ils veulent remplacer la force intellectuelle par des muscles militarisés et agressifs, faire moisir en une réserve chauvine ses abondantes richesses. Ils veulent que la France ne soit plus aimée que par des Français !

Ceci parce qu'ils sont trop pressés de conclure et confondent la défaillance d'un moment avec la défaite dernière. Qu'ils prennent donc patience... La domination massive prendra fin, précisément parce qu'elle ne s'appuie sur aucune amitié extérieure, sur aucune justification morale et internationale, comme celles qui demeurent fidèles à la France, même hors de combat, et qui seront un des éléments principaux de son relèvement. Une Allemagne sera vaincue, malgré l'apparente victoire du moment, parce qu'elle s'est raidie dans son isolement de race et de culture. Et une Allemagne vaincue sera abandonnée !

Tout ce que nous aimons dans la France : culture, libéralisme, souveraineté du droit, tolérance, est d'une radiation qu'aucune armée étrangère ne peut étouffer, parce qu'elle dépasse les limites de la terre occupée. La Kommandantur hitlérienne monte la garde ; censure et bâillon ; isolement rigoureux, et cependant le rayonnement français traverse cette garde de fer et de béton, rend la France présente dans les mondes de l'Occident et de l'Orient.

Si elle ne peut plus être chez elle, comme elle voudrait l'être, elle l'est en ce moment chez nous, aussi prestigieuse et libre qu'elle l'est dans les deux Amériques.

Que la Gestapo veille à l'Arc de Triomphe, à la Sorbonne, au Palais de Justice, sur les pierres inanimées, les flammes éteintes et les portes closes... Elle ne tue rien que des formes insensibles, car l'esprit et le cœur de la France ont d'innombrables refuges et qui échappent à l'empire de la haine. Ils sont multipliés à l'infini, se divisent et cependant demeurent entiers, se retrouveront à nouveau, un jour prochain, au foyer de leur vitalité, sans cesser de demeurer chez nous.

EDGARD GALLAD



Paris, symbole du prestige et du rayonnement français. Cette photo a été prise du haut de Notre-Dame.





Deux images de Vichy. A gauche, le maréchal Pétain s'entretient avec les représentants de la presse étrangère. A droite, il se promène, solitaire, autour du Casino. A quoi pense-t-il ?

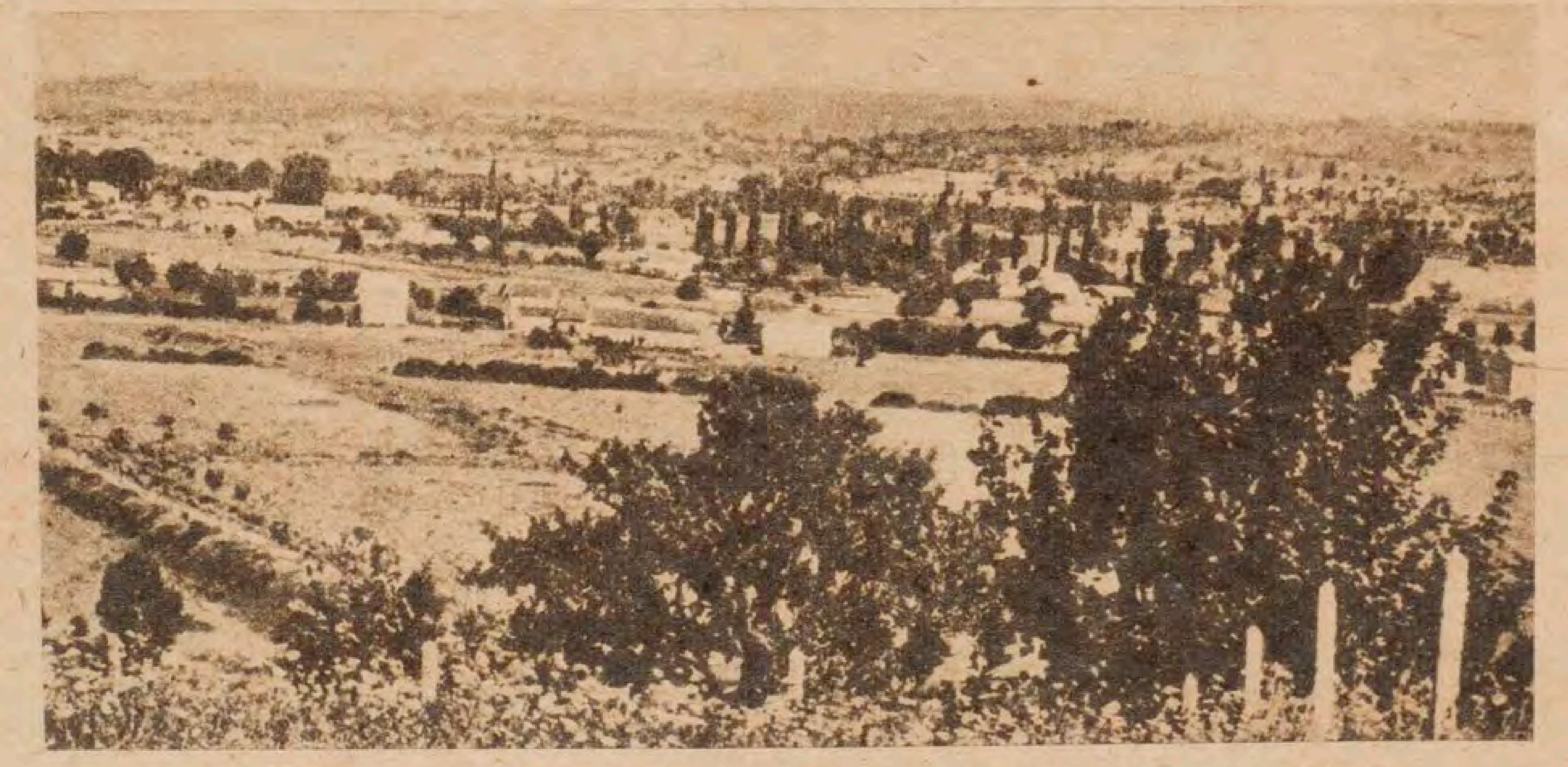
VICHY
ou
COMMENT LA FRANCE EST GOUVERNEE

Ce n'est pas un simple accès de colère, contre le régime auquel ils pouvaient attribuer la responsabilité de la défaite, qui poussa le maréchal Pétain et ses collaborateurs à effacer du fronton des monuments publics la devise légendaire : Liberté, Egalité, Fraternité. Ils agirent ainsi par conviction — parce qu'ils estimaient que leur pouvoir dictatorial représente l'antinomie intégrale des institutions de la République française et parce qu'ils tenaient à manifester, dès le premier instant, l'intention de reconstruire la structure nationale sur des bases totalement différentes, et contraires, des principes qui avaient jusque-là régné.

D'ailleurs, la première réforme législative que le nouveau gouvernement tint à réaliser sans le moindre retard, ce fut l'abrogation de la Constitution de 1875, que le Congrès vota le 30 juin 1940. Cette hâte à se débarrasser de toutes les entraves que pouvait constituer le système démocratique encore nominalement en vigueur — huit jours à peine après la signature de l'armistice du 22 juin avec l'Allemagne — indique sans la moindre équivoque que l'équipe qui venait de prendre le pouvoir entendait mettre à profit les circonstances pour accomplir une véritable révolution. La nouvelle Charte fut adoptée à la majorité par une Assemblée où moins du tiers des membres du Sénat et de la Chambre des députés furent réunis. Il est vrai que le maréchal Pétain annonçait que, pour l'instauration définitive du statut national, il conviendrait d'attendre qu'un plébiscite, auquel le peuple serait convié, donnât son approbation. Mais un tel suffrage n'a pas encore eu lieu et il est improbable qu'il puisse prendre place d'ici longtemps.

Cependant, le maréchal Pétain et ses ministres promulguent des lois et prennent des décrets destinés à donner à la France sa configuration politique et administrative. L'Hôtel du Parc à Vichy, où le gouvernement tient ses assises, est devenu le laboratoire où se fabriquent les méthodes et les cadres de la « rénovation » promise au pays. Nous assistons ainsi à l'évolution d'un régime en plein devenir, dont les phénomènes ne sont pas sans offrir une certaine confusion pour l'observateur extérieur. Bien que la documentation relative à cette profonde transformation soit encore imprécise, il n'est pourtant pas impossible de dégager les grandes lignes, sinon les détails, de ce bouleversement.

Une chose est acquise sans le moindre doute : les nouveaux gouvernants sont profondément hostiles au suffrage universel et à toutes les formes de la représentation populaire, telles qu'elles ont été pratiquées pendant les 65 dernières années. Dans un message à la nation — publié le vendredi 11 octobre au « Journal Officiel », qui porte encore, par un singulier oubli, la mention de la République française — le chef de l'Etat (c'est le nouveau titre substitué à celui de président de la République) a choisi la Liberté pour bouc émissaire, la chargeant de tous les péchés du régime aboli.



Une vue panoramique de Vichy, siège actuel du gouvernement Pétain.

Il suffit de parcourir les pages du « Journal Officiel » pour constater qu'une place considérable y est occupée par les lois et décrets portant suspension des Conseils généraux, des Conseils d'arrondissement, des Conseils municipaux et, de façon générale, de tous les corps élus remplacés par des délégations spéciales nommées par le gouvernement. Ainsi les moindres vestiges de la Démocratie sont supprimés, les préfets devenant, comme sous le Second Empire, les détenteurs réels du pouvoir qu'ils exercent, en dehors de tout contrôle électoral, sur les instructions de l'autorité centrale.

Le gouvernement, au surplus, ne se borne pas à effectuer une subversion complète des anciennes méthodes. Il se préoccupe, à titre égal, de modifier tous les cadres de l'administration et le « Journal Officiel », principal témoin que nous puissions invoquer, est rempli d'arrêtés de cessation de fonctions, de mises en disponibilité, d'admissions à la retraite. En même temps que les institutions, le régime change de personnel, celui que l'avènement du maréchal Pétain trouva en place ne présentant vraisemblablement que de faibles garanties de loyalisme.

En assumant le poste de chef de l'Etat, le maréchal Pétain avait eu le souci d'assurer sa propre succession. Le titulaire de la vice-présidence du Conseil fut constitué héritier présomptif. A l'instar d'Hitler, qui a désigné Gœring, d'abord, et Rudolf Hess, ensuite, pour lui succéder, c'est M. Pierre Laval qui fut nommé Dauphin, destiné à occuper la première place « au cas où le chef de l'Etat viendrait à disparaître ou serait dans l'impossibilité d'exercer ses fonctions ». Mais quand le conflit surgit entre le maréchal Pétain et M. Laval, aboutissant à la disgrâce de ce dernier, cette disposition fut abrogée et l'éventuelle succession reste depuis livrée au hasard de l'avenir.

A l'expérience, le gouvernement se rendit compte que les lois et décrets qu'il émettait nécessitaient souvent des mises au point et des rectifications de nature à en rendre l'application difficile. C'est qu'on ne s'improvise pas législateur et les hommes politiques qui forment l'entourage du maréchal Pétain n'ont pas toujours la compétence utile. Aussi un Conseil d'Etat a-t-il été créé, mais qui ne pourra s'occuper que des questions qui lui seront soumises exclusivement — dont le rôle consiste, en somme, à donner une forme juridique aux décisions du Cabinet.

Il ne se passe pratiquement pas de jour sans que des innovations légales soient introduites dans la vie de la France — du moins de cette partie du territoire, les deux cinquièmes de la France, soumise à la juridiction du maréchal Pétain. Or le nouveau régime a autant de répugnance pour la notion d'Egalité que pour celle de Liberté. Son œuvre légiférante en apporte la preuve abondante et quotidienne. Elle se retrouve notamment dans les lois dites de la nationalité, mais qui sont en réalité des mesures d'épuration raciale qui s'inspirent des initiatives analogues prises en Italie plutôt que du code nazi. Toujours est-il que cela a eu pour effet de catégoriser les citoyens français en sujets de première classe et en habitants de seconde zone, ces derniers voyant restreindre leurs droits à un strict minimum. Cette caste inférieure est principalement constituée par les gens de couleur et les Juifs. C'est ainsi, par exemple, qu'il est désormais impossible de concevoir que des hommes comme les députés noirs Diagne et Cardace ou comme Léon Blum et Georges Mandel trouvent accès aux Conseils du gouvernement.

Les partis et les ligues, qui animaient de leurs polémiques la rue et le Parlement, ont disparu. D'ailleurs, la discussion n'est plus permise. Enfin, la force que représentent les Anciens Combattants, on l'a disciplinée au sein d'une Légion dont la direction a été confiée au royaliste Xavier Vallat et dont le chef suprême à vie n'est autre que le maréchal Pétain. C'est à la Légion qu'est dévolue la mission de canaliser, quand ils reviendront, les deux millions de prisonniers qui seront pour la France un facteur d'avenir aux réactions inconnues et peut-être redoutables. Quant à l'opposition politique — telle qu'elle est connue partout, sauf dans les contrées à système totalitaire — elle n'existe pas. Certaines tentatives furent faites dans ce sens, principalement par le groupe à la tête duquel se trouve Marcel Déat. Mais celui-ci eut vite fait de conclure qu'il n'avait aucune chance de poursuivre sa campagne et qu'il s'exposerait, par contre, en s'obstinant, à une répression qui lui imposerait silence. Il préféra donc s'établir à Paris où, par un paradoxe qui n'est qu'apparent, il lui est loisible de continuer, sous la protection de la Kommandantur germanique, son activité de critique incessante du gouvernement. Il en est de même du clan que dirige Jacques Doriot, l'ancien député communiste, qui a créé un parti national-socialiste dont le siège est installé dans l'ancienne capitale sous occupation de l'ennemi.

Il va de soi que les décisions, lois et décrets

du maréchal Pétain et de ses collaborateurs ne sont applicables dans les régions où campe l'armée allemande que dans la mesure où ils ne gênent pas les « autorités occupantes » dont les ordres et réquisitions priment tout. Le Cabinet de Vichy en est réduit à faire des représentations à l'ambassadeur d'Hitler, M. Otto Abetz, lui-même résidant à Paris, par l'intermédiaire de son délégué général auprès des « autorités occupantes » — qui n'est autre que M. Fernand de Brinon, lecuel semble bien plus occupé à transmettre à Vichy les exigences de l'Allemagne qu'à faire valoir à Paris les vues et doléances de son gouvernement.

En droit, les rapports de la France non occupée et de l'Allemagne sont régis par les clauses de l'armistice du 22 juin. En fait, le caprice du Reich, limité seulement par son désir de ne pas faire disparaître l'apparence de gouvernement indépendant avec lequel il peut parler, règle ces relations.

Quant à la politique extérieure de la France non occupée, elle est réduite à sa plus simple expression. Auprès d'elle, un corps diplomatique est toujours accrédité ; mais il n'a pas grand'chose à faire. Deux ambassadeurs pourtant exercent une influence réelle et considérable : les représentants de l'Espagne, qui s'entremit auprès de Berlin au moment de l'effondrement militaire, et du Vatican, qui remplit les mêmes bons offices à Rome. Le nonce apostolique, Mgr Valerio Valeri, est sans doute aujourd'hui, à Vichy, la personnalité étrangère dont la voix est le plus écoutée.

Sous la pression de l'Allemagne, le maréchal Pétain a dû rompre toutes relations avec les anciens alliés de la France. Après l'incident tragique d'Oran, le chargé d'affaires à Londres fut rappelé ; depuis, c'est par l'intermédiaire de la Suisse que la France non occupée communique, lorsqu'il en est besoin, avec l'Angleterre.

L'arrivée de l'amiral Leahy, ambassadeur des Etats-Unis, a rétabli les rapports normaux avec l'Amérique. Rappelons que le premier message du président Roosevelt, remis au maréchal Pétain, formule le vœu que soit bientôt restaurée la tradition inspirée des valeurs démocratiques de Liberté, d'Egalité et de Fraternité. En s'exprimant ainsi, le président Roosevelt a souligné ce que, à son avis et en perspective de la victoire des Alliés, le régime institué par le maréchal Pétain a de précaire.

Que pense le peuple français de l'expérience qui se déroule et dont il offre la matière vivante ? Dans l'état de censure totale qui lui est imposée, on ne peut que se livrer à des conjectures. Mais c'est le maréchal Pétain qui a dit lui-même dans son message du 11 octobre 1940 : « Une révolution ne se fait pas seulement à coups de lois et de décrets. Elle ne s'accomplit que si la nation la comprend et l'appelle, que si le peuple accompagne le gouvernement dans la voie de la rénovation nécessaire. »

Il est hors de doute que les Français sont convaincus du caractère indispensable d'un « ordre nouveau » chez eux. Reste à savoir si leurs préférences vont à des institutions imitées du fascisme, ou s'ils aspirent à fonder sur les ruines du passé une démocratie perfectionnée dont la Constitution tirerait les conséquences logiques de la douloureuse leçon des événements.

A. STARASELSKI



Le général Huntziger, ministre de la Défense Nationale, accueille un groupe d'aviateurs allemands à leur arrivée à Vichy.



Raphaël Alibert, ministre de la Justice, à son bureau de l'hôtel Carlton, à Vichy. La pièce a peu changé. Au fond, une coiffeuse.



Paul Baudoin, alors qu'il était ministre des Affaires Etrangères, en train d'accorder une interview à un journaliste américain.



Jean Borotra, champion de lawn-tennis, occupe actuellement, à Vichy, le poste de haut-commissaire à l'éducation physique.



Pierre Laval, au moment où il était encore ministre des Affaires Etrangères et « dauphin » de France, faisait bonne chère dans son château près de Vichy. Ci-dessus : ce qui reste du Deuxième Bureau de l'armée est aussi installé dans un hôtel.



Le maréchal Pétain occupe les rares loisirs que la politique lui laisse à chasser dans son parc.

Ce Qui S'est Passé En France

Récit d'un témoin

par GORDON WATERFIELD

Correspondant de Reuter
sur le Front Français

Nous sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs qu'à partir du prochain numéro d'« Images », nous commencerons la publication du récit de M. Gordon Waterfield dont la parution en langue anglaise a eu un grand retentissement. C'est le témoignage captivant d'un homme qui a su voir et noter les causes profondes des événements auxquels il assistait. M. Waterfield a vécu de longues années en France. Ses observations ont fourni la matière d'une analyse pénétrante des erreurs et des fautes qui amenèrent la capitulation.



Les « Francistes » de Robert Bucard sont à l'origine du Front Français que certains politiciens tentent actuellement de former suivant les principes nationaux-socialistes. L'apparence a, cependant, changé. La veste de cuir a remplacé l'ancienne chemise bleue.

LA FRANCE DE DEMAIN

Il ne faut pas condamner en bloc. L'état de choses instauré par le maréchal Pétain n'est pas entièrement à rejeter ; l'œuvre qu'il a entreprise n'est pas absolument inutile. Ceux qui parlent de Londres au nom du général de Gaulle ont reconnu eux-mêmes que la France de M. Daladier n'était pas parfaite. Il y a beaucoup à dire sur la IIIe République, beaucoup à reprendre, mais le moment n'est pas venu.

Rêver faire une France qui soit vraiment la France est louable, mais peut-on atteindre son but lorsqu'on subit le contrôle d'un ennemi dont la plus haute aspiration est de vous détruire ? Et le destin de la France est-il si peu de chose qu'on le joue entre deux portes, dans le désarroi de la défaite, dans la cohue en « trois coups de cuillère à pot », comme on improvise une revue de chansonniers ?

Le parlementarisme français a commis bien des erreurs, et c'est en fait au cri de « Mort au parlementarisme » que s'est faite cette révolution dont un de nos collaborateurs vous a dit qu'elle a commencé par la suppression de ces trois mots : « Liberté, Egalité, Fraternité ». En perdant ses six cents parlementaires, la France n'a pas eu le sentiment qu'elle perdait beaucoup. En vérité elle ne perdait rien, puisque aux alentours de l'Hôtel du Parc ce sont les mêmes qu'on retrouve. Demain, lorsque se sera constituée cette Chambre consultative avec laquelle Vichy espère apaiser les remords des hésitants, ce seront encore les Marquet, les Déat, les Spinasse, les Taittinger qui gouverneront la France, aussi mal sans doute qu'ils l'ont gouvernée depuis vingt ans.

Non, vraiment, un esprit libre ne trouve pas dans l'ordre nouveau français cette certitude qu'il y cherche. Le personnel n'est pas nouveau, les idées — si elles sont neuves — ne seront peut-être pas mises en pratique avec la rectitude nécessaire. L'ennemi y mettra toujours sa patte ; il n'est pas exclu que les coteries y aient leur part.

Enfin ces idées, soi-disant neuves, ne sont pas tellement de première main. Et le succès qu'elles ont remporté de l'autre côté des Alpes, à moins que ce ne soit de l'autre côté des Pyrénées, n'est pas concluant. Comme dit le fabuliste : « Attendons la fin ». « Mais si nous attendons, vous disent les gens de Vichy, nous serons exclus de l'ordre nouveau... »

C'est ce qu'en d'autres termes écrivait





Le triumvirat qui, si les circonstances l'exigent, semble destiné à assumer le pouvoir en France. De gauche à droite : Pierre Flandin, ministre des Affaires Etrangères, le général Huntziger et l'amiral Darlan. Ce dernier a souvent joué le rôle d'intermédiaire.

le Belge rexiste Léon Degrelle : « Si nous boudons, nous n'aurons pas la part que nous réserve Hitler du gâteau qu'il cuisine... »

Lorsque Hitler demande à la France de renoncer à jouer un rôle industriel, ce n'est pas dans l'intérêt de la France qu'il parle. Il est exact que la désertion des campagnes au profit des villes a créé à la France des embarras sérieux. Il n'est pas vrai qu'elle doive renoncer à son industrie qui a montré la voie au monde dans tous les domaines.

Lorsque la France parque les Juifs dans des camps, elle cesse d'être la France. Il est vrai qu'à force d'ouvrir leurs portes à tout venant, les Français risquaient d'être jetés dehors ; il est vrai que la horde qui s'était ces dernières années abattue sur la France se conduisit avec une absence de scrupules qui justifie toutes les mises à la porte, mais où est-il question des Juifs ? De 1935 à 1939, il est entré en France 180.000 Juifs. 70.000 sont restés, les autres sont partis. Mais il y avait — et depuis plus longtemps — 700.000 Italiens qui gagnaient leur vie en France et envoyaient leurs économies en Italie. 250.000 Polonais qui, certains des leurs ayant été congédiés, se permirent d'enfermer leurs camarades français au fond des mines, menaçant de les y laisser si les congédiés n'étaient pas repris. Il y avait des Russes — d'un blanc douteux — dont la profession essentielle était de faire des dettes chez d'honnêtes commerçants français. Il y avait des réfugiés espagnols dont certains reçurent de la France une indemnité quotidienne plus élevée que l'allocation accordée à un chômeur natif de Paris ou de Lyon...

Il y avait... Ou plutôt que n'y avait-il pas !

Les Juifs paieront... Ainsi en a décidé Vichy. Est-ce juste ? Sur un fond de vérité on crée une injustice.

Voilà justement ce qui est à craindre. Pressé de purifier la nation, on choisit mal les boucs émissaires. Dans la hâte de reconstruire on abat tout, le mauvais et le bon.

La défaite a rendu possible le coup d'Etat de juin qui a marqué la fin de la résistance, la mort de la IIIe République et l'avènement de l'ordre nouveau. C'est du moins ce qu'on dit. Ce qui l'a rendu possible, à notre sens, plus encore que la défaite, c'est le fait que les Français pouvaient, en surface, se trouver d'accord sur plusieurs points : la désaffection du parlementarisme, une crise de xénophobie à toute épreuve.

Mais cela ne suffit pas à faire un front commun. Diverses tendances n'ont pas tardé à se manifester. Un vrai dictateur les eut tuées dans l'œuf, mais le maréchal Pétain n'est pas un dictateur à l'image d'un Mussolini qui fit tuer Matteoti, à l'image d'un Hitler qui sacrifia von Schleicher à sa réussite. Le maréchal Pétain ne va pas jusqu'au bout du système. Tant mieux pour la France. Tant pis pour l'ordre nouveau français qui, du coup, perd ses plus grandes chances de prospérer.

Actuellement, en France, il y a d'abord le maréchal Pétain. La France paraît unanime derrière lui. Ce fut un grand soldat. Son honnêteté ne peut pas être mise en doute, sa sincérité pas davantage. C'est beaucoup ; c'est tout ce qui fait sa force.

Malgré cela, 80% des Français sont pour de Gaulle. Cette dualité de sentiments est paradoxale, mais elle existe.

Derrière le maréchal qu'y a-t-il ?

Il y a d'abord la France de Vichy et celle de Paris, c'est-à-dire les Français qui jouent la carte Pétain et ceux qui jouent la carte Hitler.

A Vichy, les Peyrouton, les Vallat, les Spinasse, les Alibert, les Beaudoin et hier encore Pierre Laval.

A Paris, Déat, Doriot.

L'affaire Laval pourrait se résumer par ces mots : Histoire d'un homme qui a quitté Vichy pour Paris.

La France a donc deux capitales. Mais il ne faut pas imaginer que Déat et Doriot soient d'accord. Pas davantage les gens de Vichy forment-ils un front uni. Déat et Doriot ne sont d'accord que sur un point : prendre le pouvoir. Ils pensent que pour y parvenir le mieux est de s'appuyer sur Hitler. Chacun nourrit le dessein d'écarter l'autre à la première occasion.

A Vichy, les royalistes ont longtemps eu le dessus. Mais comme la restauration eut été contraire aux intentions d'Hitler quant à la France, M. Abetz a essayé d'obtenir le débarquement de MM. Peyrouton et Alibert, les deux ministres les plus royalistes du Cabinet de Vichy.

Il s'en faut de peu que l'amiral Darlan soit bonapartiste. L'amiral passe pour avoir sur le maréchal une certaine influence ; il l'aurait poussé à réclamer les cendres du duc de Reichstadt. Il se peut que l'amiral Darlan se soit entremis ; il est certain que l'idée a souri au chef du gouvernement, mais il est plus sûr encore que l'idée est d'Hitler qui ne déteste pas, on le sait, les manifestations spectaculaires propres à influencer les masses.

Partout la grosse patte d'Hitler. Le gouvernement de Vichy a bien fait de supprimer au fronton des édifices français les trois mots qui y figuraient depuis cent cinquante ans. Pourquoi « Liberté » quand la France n'est pas libre ? Pourquoi « Egalité » lorsqu'on crée des camps de concentration pour plaire à Berlin ? Pourquoi « Fraternité » quand les dirigeants se tirent tous dans les pattes.

S'il y a des bonapartistes à Vichy, il y en a à Paris également. Et plus que le jeune comte de Paris, prétendant royaliste, le comte de Montfort, duc de Bordeaux, fait figure d'*outsider*. C'est du moins le candidat de M. Marcel Déat que ceux qui l'ont connu, levant le poing, hurlant l'*Internationale* au Vel d'Hiv... voient mal déguisé en chaperon d'un prétendant bonapartiste.

C'est là pourtant un fait.

Un fait qui laisse à penser que les hommes de Vichy et de Paris ne seront pas les constructeurs de la Nouvelle France. Il est trop tôt pour discerner à qui reviendra cette tâche. Mais une chose est certaine : la France sera la France... La France des vieux principes admirés du monde entier ou elle ne sera pas.

PIERRE ARTIGUE



Charles Maurras (à droite), très écouté par le maréchal Pétain, juge l'heure très favorable à une restauration de la royauté.

LA TRAGEDIE DES INTELLECTUELS

Ce que sont devenus les écrivains et les intellectuels de France... Ceux qui sont partis à l'étranger et ceux qui sont restés.

Les événements de juin ont jeté aux quatre coins du monde les intellectuels de France.

Et quand nous écrivons « les intellectuels de France », nous pensons aussi bien aux Français qu'à ceux qui, venus de loin, avaient trouvé dans cet admirable pays le droit de vivre et de s'exprimer en hommes libres.

Nous pensons à Jean Giraudoux, mais aussi à Henrich Mann, à Lion Feuchtwanger, à ceux qui, signant, par exemple, le manifeste sarrois, avaient « opté » pour la France et qui encourent de ce fait la rigueur nazie.

Car, ce qui est aussi tragique que la défaite, c'est le renoncement de la France à un principe de tolérance qui a fait sa grandeur.

Le 27 juin dernier, Peter Maslowski publiait à New-York un article qu'il intitulait : « La France manque au monde ». La France s'est endormie, le berger a cessé de veiller sur son troupeau.

L'Amérique recueille l'héritage de la France. C'est vers elle que se sont tournés ceux qui, dès le premier jour, ont compris qu'ils ne pourraient pas s'accommoder de l'ordre nouveau. C'est vers elle encore que se tournent ceux qui ont essayé et qui n'ont pas pu.

Parmi ceux qui sont aux Etats-Unis, citons Jean Giraudoux, Jules Romains, Georges Bernanos, Henri Bernstein, Henri Focillon. J. M. Carré se trouvait aux Etats-Unis au moment de l'armistice.

En partance pour l'Amérique du Sud, — où il ne compte que des amis depuis qu'il y séjourna comme pilote de l'Aéropostale — Antoine de Saint-Exupéry, l'auteur de « Vol de Nuit », est à Lisbonne. Louis Rougier, aussi connu en Egypte que peut l'être Saint-Ex, est également au Portugal.

Beaucoup de journalistes ont également quitté la France. Joseph Kessel, l'auteur de « L'Equipage » et de « Fortune Carrée », son frère Georges, le fondateur de « Voilà », Pierre Lazareff, de « Paris-Soir », sont aux Etats-Unis. Henri de Kerillis est arrivé à New-York dès le mois d'août. Le bruit avait couru qu'il séjournait aux Etats-Unis comme représentant du général de Gaulle : la nouvelle n'a pas été confirmée. Geneviève Tabouis ne pouvait pas davantage en appeler à la clémence d'Hitler. Elle a pu s'échapper en compagnie d'Henri Géraud (*Pertinax*). Tandis que ce dernier se fixait à Londres, Geneviève Tabouis poursuivait son voyage vers l'Ouest. On a dit que le « J'accuse » publié à Londres et signé Andrée Simonne serait l'œuvre de ces deux journalistes.

André Maurois, Philippe Barrès sont également à Londres, comme y sont aussi Eve Curie et Gerville-Réache.

André Malraux est prisonnier. On est sans nouvelles d'André Gide. On est sans nouvelles de Julien Benda.

Depuis quelques semaines, il faut pour habiter Vichy, siège du gouvernement français, un permis de séjour, qu'on soit Français ou étranger. On doit prouver aux autorités la nécessité où l'on est de séjourner sur les bords de l'Allier.

Ecrivains et journalistes sont nombreux aux alentours de l'Hôtel du Parc. Chacun d'eux ambitionne d'être le Froissart de ce nouveau régime. M. Pierre Dominique, qui fut rédacteur en chef de « La République », occupe aujourd'hui les fonctions de commissaire à l'information sans en avoir le titre. Ce poste était jadis occupé par l'auteur de « Bella ».

Cependant la presse, dans son ensemble, a préféré Paris. Jean Luchaire — le père de Corinne — qui fut, il y a de cela quelques années, membre du comité France-Allemagne, a pris le parti des occupants. Il est allé plus loin : il a pris leur parti contre Vichy. Un de ses récents articles a accusé le gouvernement de Vichy de « saboter la collaboration ». Jean Fontenoy, qui dirigea un journal en Extrême-Orient avant d'être directeur de l'agence Havas à Shanghaï, a fait lui aussi sa soumission à l'ordre nouveau.

Jean Fontenoy a eu une carrière curieuse. Il a vécu à Moscou. Il a été fonctionnaire du gouvernement de Tchang-Kaï-Chek. Revenu en France et nommé directeur de l'agence d'information Fournier, il démissionna pour s'engager comme volontaire dans les troupes finlandaises lorsque les Soviets attaquèrent la Finlande.

Il paraît avoir sincèrement partagé avec bon nombre de bourgeois français cette peur du communisme qu'a faite sienne, à son tour, l'état-major.

D'autres sont comme lui : Jean Fayard, l'auteur d' « Oxford et Margaret » et directeur de « Candide », Pierre Gaxotte qui, anti-communiste et monarchiste, s'étonne qu'on ne parle pas de restauration à l'aube de ce qu'il appelle « l'année du redressement », Robert de Beauplan, porte-parole des frères Baschet de l'« Illustration », Raymond Recouly et l'équipe de « Je Suis Partout »...

Henri Béraud, qu'un article retentissant contre l'Angleterre aurait dû signaler à l'attention du gouvernement de Vichy, végète. Personnages moins gros mais plus décoratifs, Camille Mauclair, Abel Bonnard, Henri Bordeaux sont les zélateurs zélés du gouvernement Pétain.



André Maurois se trouve actuellement à Londres après avoir fait un séjour aux Etats-Unis.



Henri Bernstein est au nombre des écrivains français qu'un récent décret a déchus de leur nationalité. Il se trouvait aux Etats-Unis au moment de l'armistice.



Henri Bordeaux, membre de l'Académie française, a, lui aussi, écrit un ouvrage sur les causes de la défaite française.



Paul Morand, qui fut, à un moment donné, représentant de la France à Londres, se trouve actuellement en disponibilité.



Joseph Kessel se trouve aux Etats-Unis où il compte parmi les nombreux animateurs du mouvement « France quand même ».

M. Abel Bonnard fait des conférences à la Comédie-Française en lever de rideau. M. Henri Bordeaux vient de faire paraître un ouvrage sur le maréchal. M. Henri Bidou, un ouvrage sur les événements de juin. M. Louis Gillet, un livre contre l'Angleterre après avoir dîné à la table des souverains britanniques.

M. Sacha Guitry qui, il convient de le rappeler, écrivit un charmant à-propos à l'occasion du voyage en France du roi George et de la reine Elizabeth, parle et joue devant des parterres d'Allemands.

Les exigences de Geneviève Guitry — elle a vingt ans — ne permettent sans doute pas à Guitry de s'inscrire au chômage. Peut-être à ses moments perdus a-t-il écrit un impromptu à la gloire d'Adolf Hitler ?

M. Paul Morand, nommé représentant de la France à Londres, a quitté Londres dès septembre « pour voyage d'information à Vichy » et n'est plus revenu dans la capitale anglaise. Il paraît avoir échoué dans la tâche de faire comprendre l'Angleterre aux gens de Vichy. Secrétaire d'ambassade à Londres de 1913 à 1916, il portait en septembre dernier les espoirs de tous ceux, de plus en plus nombreux, qui voient en une réconciliation franco-anglaise la seule solution aux maux actuels.

La situation de l'auteur d' « Ouvert la Nuit » ressemble assez à une mise en disponibilité.

On sait dans quelles conditions Lion Feuchtwanger a réussi à passer en Espagne et d'Espagne au Portugal, grâce à des faux papiers. L'auteur de la « Guerre des Juifs » dont l'œuvre a été brûlée par les nazis sur la place publique, dont les documents ont été détruits était, en effet, recherché par la Gestapo.

Henrich Mann est également passé à l'étranger. Hermann Rauschnigg, l'auteur de « Hitler m'a dit », serait, lui aussi, aux Etats-Unis.

Paul Gentizon, ancien correspondant du « Temps » à Rome, a été mis en résidence forcée, à la demande du gouvernement fasciste qui ne lui a sans doute pas pardonné ses articles sur les prétentions coloniales de l'Italie. Paul Gentizon avait d'ailleurs été prié de quitter le territoire italien au début de 1939...

Il y a en France 2.000 étrangers qui ont demandé à partir pour les Etats-Unis et qui, ayant obtenu le visa des autorités américaines, ont sollicité du gouvernement de Vichy l'indispensable visa de départ.

Vichy, sur la pression des autorités nazies — car il s'agit le plus souvent d'intellectuels anti-nazis — a refusé, mais, par contre, a demandé au gouvernement de Washington d'accueillir les Juifs de Belgique, de Hollande et d'Allemagne dont le Reich a ordonné le refoulement en France. Une des clauses demeurées jusqu'ici secrètes de l'armistice de juin est que la France se chargera du sort des Juifs allemands de Bade et du Palatinat. Ceux-ci sont réunis dans deux camps près d'Aix-en-Provence. Ils sont si nombreux qu'il a été nécessaire d'organiser un nouveau camp près de Montpellier.

Washington n'a pas refusé de prendre en charge ces dix mille malheureux, mais il a exigé que soit préalablement réglée la situation des deux mille personnes qu'elle avait, avant, accepté d'accueillir.



Sacha Guitry, qui écrivit un charmant « à-propos » lors de la visite des souverains anglais à Paris, parle et joue devant des parterres allemands.



Sur le sable d'Afrique, que le vent du désert a moutonné, une patrouille de méharistes lentement s'avance à dos de chameaux.

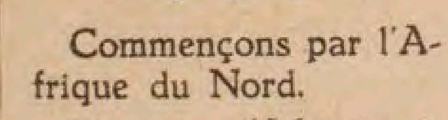
L'EMPIRE sauvegarde de la FRANCE

La tension franco-allemande s'est aggravée ces temps-ci. Plus les jours passent et plus l'on considère comme probable le transfert du gouvernement Pétain en Afrique du Nord.

L'Empire français est, une fois de plus, à l'ordre du jour. Tout comme en juin, avant que ne soit signé l'armistice, les regards se tournent vers lui, et chacun se demande quelle attitude il va adopter, quel rôle il va jouer dans les jours qui vont suivre...

Avant de répondre à cette question, il convient de soulever un coin du voile qui, depuis l'armistice, couvre l'Empire français et de passer en revue quelques-uns des événements qui s'y sont déroulés — ceux, notamment, qui ont provoqué sa soumission au gouvernement Pétain. Les raisons qui ont entraîné la capitulation de l'Empire établies, il devient plus facile de déterminer les répercussions que les événements actuels pourront avoir dans les possessions françaises actuellement contrôlées par le gouvernement Pétain.

Weygand



* * *

Commençons par l'Afrique du Nord.

L'armée d'Afrique était, au moment de l'armistice, placée sous le commandement du général Noguès. Ses effectifs avaient été quelque peu réduits par les envois de troupes et de matériel que le général Noguès avait faits en France sur une demande du ministère de la Guerre qui lui avait été adressée vers la fin du mois de mai. Le 15 juin, un certain nombre de divisions nord-africaines avaient déjà atteint la ligne de feu. Un matériel assez considérable avait quitté l'Afrique par Oran et Casablanca. L'armée d'Afrique du Nord, parfaitement entraînée, n'en demeurait pas moins une force considérable avec laquelle on ne pouvait s'empêcher de compter.

Le 18 juin, à Alger, le général Noguès fut informé des préliminaires de l'armistice ainsi que du voyage à Bordeaux de lord Lloyd, délégué par le gouvernement anglais dans le but de convaincre les autorités françaises de la nécessité de continuer la lutte.

Le lendemain, il apprit que l'on envisageait, en France, le départ, par l'Algérie, via Port-Vendres, du gouvernement ainsi que des Chambres. On lui annonça, de même, l'arrivée d'un certain nombre de parlementaires à bord d'un navire de la ligne Sud-Atlantique.

La nouvelle de la signature de l'armistice à Compiègne atteignit le général Noguès au Palais d'Eté à Alger où il tenait conseil avec le gouverneur général de l'Algérie, M. Le Beau. A Tunis, aussitôt, le résident général Peyrouton, actuellement ministre de l'Intérieur du gouvernement Pétain, prononça à la radio des paroles définitives qui étaient un vibrant appel à la résistance.

Gendre de Delcassé, ancien collaborateur du maréchal Lyautey, le général Noguès adopta une attitude identique. Il résolut de ne pas accepter la défaite que son collègue Huntziger venait de parapher et entra en contact avec ses pairs du Proche et de l'Extrême-Orient, les généraux Mittelhauser et Catroux.

Tous deux lui firent part de leur intention d'ignorer l'armistice. Les échanges télégraphiques entre Alger, Beyrouth et Hanoï se multiplièrent. L'accord ne tarda pas à être complet. L'Afrique du Nord, la Syrie et l'Indochine continueraient la lutte aux côtés de l'Angleterre.

Le général Noguès devait, cependant, rencontrer auprès de ses collaborateurs les plus directs une résistance qui devint bientôt catégorique. Le général François, commandant de l'armée — le général Noguès ayant le titre de commandant du théâtre d'opérations en Afrique du Nord — déclara, en dépit de la volonté des officiers et des cadres, se ranger aux côtés du maréchal Pétain. Anglophobe notoire, l'amiral Esteva, commandant de la marine, donna libre cours à son ressentiment contre l'alliée d'hier. Appuyé par l'amiral Darlan, l'amiral Esteva refusa de suivre le général Noguès, entraînant avec lui la plus grande partie de l'aviation et un grand nombre de fonctionnaires coloniaux.

Du point de vue du matériel, la résistance s'avère également difficile. Les armuriers des unités ne disposent que de huit cartouches par homme. Le danger espagnol commence à poindre. Les troupes que l'Italie a massées en Libye pour attaquer l'Egypte peuvent, d'un moment à l'autre, être retournées contre la frontière tunisienne.

Le général Noguès hésite. Lorsque Weygand, par dépêche, lui aura affirmé qu'il serait difficile à l'Angleterre de continuer à lutter seule, il renoncera à son projet et abandonnera à eux-mêmes Mittelhauser et Catroux qui, à leur tour, s'inclineront. Par la suite, le général Noguès refusera de recevoir M. Duff-Cooper qui, pourtant, vient lui apporter l'aide matérielle dont il a besoin. Il fera interner, d'autre part, les politiciens de toutes nuances que le « Massilia » débarquera à Casablanca...

* * *

L'acceptation de l'armistice par le général Mittelhauser, commandant en chef de l'armée d'Orient, fut provoquée, d'une part, par le changement d'attitude du général Noguès, de l'autre, par une intervention directe du général Weygand qui, à la fin du mois de juin, arriva nuitamment en avion à Beyrouth et eut un long entretien avec le général Mittelhauser et le Haut-Commissaire, M. Puaux.

Que se passa-t-il au cours de cette entrevue historique ? On ne saurait le dire au juste. Il est probable que le général Weygand y soutint la thèse d'une capitulation à peu près immédiate de l'Angleterre. Le fait est que, dès le lendemain de cet entretien, le général Mittelhauser faisait connaître à l'armée de Syrie que l'armistice devenait applicable aux Etats sous mandat dont les puissances de l'axe entendaient respecter l'intégrité. Dans la proclamation qu'il fit en cette occasion, le général Mittelhauser ne cacha pas, cependant, qu'il avait pris cette décision à son corps défendant, si l'on peut dire, réservant son opinion et soulignant que l'avenir dirait qui avait raison ».

Le général Mittelhauser fut, quelques jours plus tard, rappelé en France, ainsi que le général Lepetit, qui l'avait appuyé dans son intention première. Il fut remplacé par le général Massiet, puis par le général Fougère et, enfin, par le général Dentz, récemment nommé, lequel cumule les fonctions de commandant des troupes et de Haut-Commissaire.

Nous avons eu l'occasion de dire comment l'armée de Syrie réagit devant la décision de ses chefs.

Accueilli avec indifférence par certains — que la soudaineté de l'offensive allemande avait désemparés — l'armistice provoqua, chez d'autres, un ardent désir de poursuivre la lutte. Lorsque le général Mittelhauser décréta la soumission au gouvernement Pétain, nombreux furent ceux — officiers, sous-officiers et simples soldats — qui passèrent la frontière pour se rendre soit en Palestine, soit en Irak, soit en Transjordanie... Le mouvement prit une ampleur considérable dans certaines formations — notamment chez les légionnaires, les aviateurs, les spahis et les conducteurs de chars de combat. Dans beaucoup de cas, les « fuites » furent favorisées en sous-main par les chefs de corps eux-mêmes. Le passage en Palestine, avec armes et bagages, des légionnaires polonais fut organisé, en tout cas, par les autorités françaises elles-mêmes, lesquelles permirent le départ, en même temps que les hommes, du matériel de tout premier ordre dont disposaient les Polonais.

Par la suite, cependant, des mesures énergiques furent prises afin de mettre un terme aux passages de frontière. Une note du général Weygand assimila ceux qui passaient en territoire anglais à des déserteurs en temps de guerre, les rendant passibles des plus lourdes condamnations. Des troupes de surveillance furent envoyées aux frontières. Des barbelés furent installés sur les principales routes. Enfin, en ce qui concerne l'aviation, la plus grande partie des appareils furent dépourvus de leurs moteurs, ce qui empêcha catégoriquement les envols illicites. Mais ces mesures ne furent prises qu'une douzaine de jours après l'application de l'armistice aux Etats du Levant. Pourquoi ? Beaucoup d'explications ont été données de la chose. L'une consiste à penser que les autorités, malgré les ordres reçus, tinrent à laisser toute liberté de partir à ceux qui désiraient continuer la lutte...

Quelle est, actuellement, l'importance des deux principales armées impériales françaises : celle d'Afrique du Nord et celle de Syrie ?

L'armée d'Afrique, nous l'avons dit, a été, au mois de juin, amputée d'une partie de ses effectifs. Si l'on tient compte, également, des démobilisations qui ont dû avoir lieu depuis l'armistice, les troupes actuellement au Maroc, en Algérie et en Tunisie doivent être de l'ordre de 300.000 hommes. La flotte, dont le tonnage variait entre 40.000 et 50.000 tonnes, s'est accrue récemment d'un certain nombre d'unités qui ont quitté Toulon à destination de l'Empire. L'Afrique du Nord possède d'excellentes bases navales, dont les plus importantes sont celles de Bizerte et de Mers-el-Kébir. Au point de vue aérien, l'Afrique du Nord comptait, au moment de l'armistice, près de sept cents appareils, dont une centaine de bombardiers lourds du dernier modèle. Le Maroc, l'Algérie et la Tunisie possèdent des bases aériennes puissantes dont les plus récentes sont celles de Karouba et celle de Sidi-Ahmed qui prolongent la base navale de Bizerte.

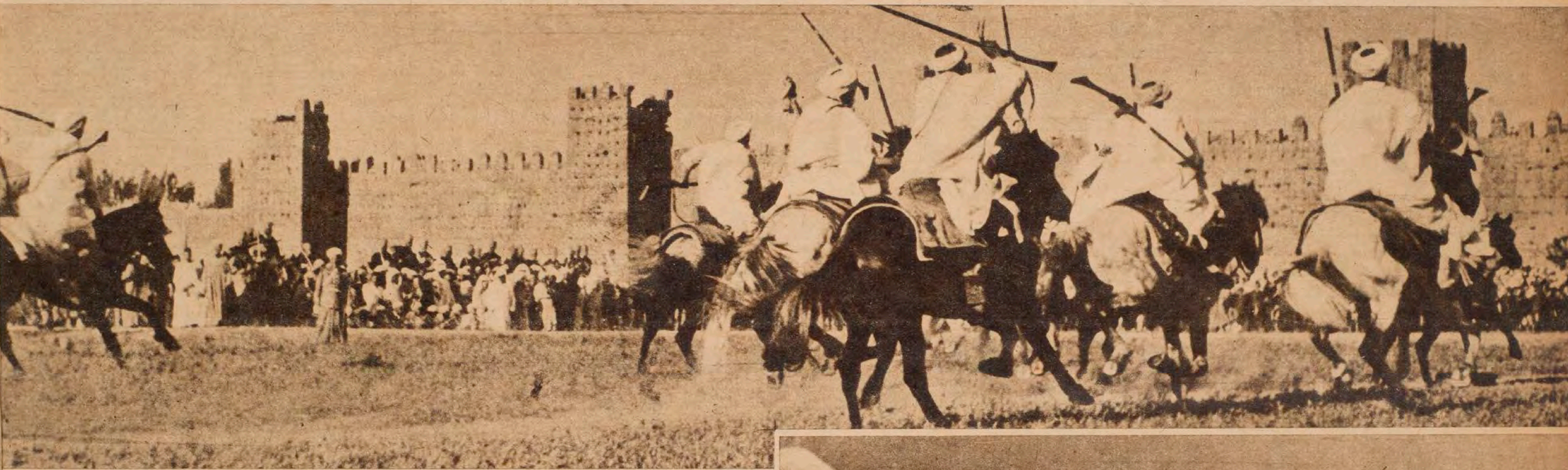


Dans un « bordj » marocain, des soldats de l'armée d'Afrique font le salut aux couleurs.

Quant à l'armée de Syrie, elle comptait, au mois de juin, environ 120.000 hommes. Immédiatement après la signature de l'armistice, le commandement français prit la décision de démobiliser une grande partie des troupes, de façon à ne laisser dans le pays que 50.000 à 60.000 hommes — effectifs jugés suffisants pour assurer sa défense. Il est peu probable que ce projet ait été réalisé, les opérations de démobilisation ayant été contrariées par le ralentissement des communications entre la Syrie et la métropole. Actuellement, il doit y avoir au Levant une armée d'au moins 80.000 hommes, dont 15.000 à 18.000 légionnaires, 5.000 à 6.000 soldats autochtones et près de 8.000 Algériens, Tunisiens et Sénégalais.

Au point de vue naval, la France ne dispose

Les chefs des tribus marocaines rendent hommage au sultan. Parmi les grands chefs marocains se trouve le fameux El Glaoui, adversaire irréductible de l'Italie et de l'Espagne.



Marocains, Algériens et Tunisiens sont d'excellents cavaliers. A Fez, des guerriers marocains exécutent avec fougue la traditionnelle fantasia à l'occasion de la fête de Hedya.

au Levant que d'un nombre très restreint d'unités : quatre à cinq sous-marins, deux contre-torpilleurs et quelques bâtiments de petite importance ancrés à Beyrouth ou à Tripoli.

L'aviation française du Levant comptait, au moment de l'armistice, quelque 500 appareils dont 200 au moins — parmi lesquels des avions de chasse très rapides reçus de Tunisie — étaient d'un modèle récent. Afin d'empêcher une mainmise de la Commission italienne d'armistice, près de quatre cents de ces appareils ont, d'après une revue anglaise, été envoyés en Indochine. Quant aux cent restants, ils auraient été vendus aux autorités libanaises.

Le centre de l'aviation militaire du Levant est Rayak. A Damas, à Beyrouth, à Tripoli et dans la Djézireh — d'où devaient partir les avions qui devaient incendier les puits de pétrole russes — il existe d'excellents aérodromes, ayant un personnel et des installations de premier ordre.

* * *

Quelle est, actuellement, la position de l'Empire français ?

Au point de vue administratif, il est officiellement placé sous l'autorité du gouvernement Pétain. Mais l'Indochine est, depuis quelque temps, une espèce de Dominion. Quant à l'Afrique du Nord et à la Syrie, elles sont sous le contrôle direct du général Weygand qui, en même temps que le titre de Haut-Commissaire, a reçu des pouvoirs très étendus. En fait, l'Empire français peut être considéré comme une entité indépendante, ayant sa vie et ses directives propres.

A cette indépendance administrative correspond une indépendance politique de plus en plus croissante, la façon de voir des milieux impériaux français et leur opinion en ce qui concerne la collaboration avec l'axe ayant été profondément influencées par les événements qui se sont déroulés depuis l'armistice.

Il ne faut pas oublier que c'est, avant tout, parce qu'on leur a affirmé que la capitulation de l'Angleterre suivrait de près celle de la France, que les chefs de l'Empire se sont inclinés devant l'armistice. Or, non seulement l'Angleterre résiste, mais elle a remporté une série de victoires qui permettent d'envisager l'avenir avec le plus grand optimisme.

Il ne faut pas perdre de vue, de même, que c'est à l'Italie que l'armistice a dévolu le contrôle des possessions françaises, à l'Italie qui n'a jamais cessé de convoiter l'Empire français et qui rêve, après la guerre, de s'y installer en maîtresse. Or, les récents échecs de l'Italie en Libye et en Grèce lui ont fait perdre tout ce qu'elle pouvait avoir comme prestige et il ne se trouve certainement personne, à l'heure actuelle, dans l'Empire pour favoriser ses visées et l'aider à satisfaire ses appétits.

La politique de la « main tendue » à l'axe connaît, dans l'Empire, une faveur qui va en décroissant. Le « non possumus » opposé par les autorités françaises de Syrie à certaines demandes de la Commission italienne d'armistice, l'envoi en Indochine de la plus grande partie de l'aviation du Levant, le fait qu'aucune partie du territoire tunisien n'a été démilitarisée en sont les meilleures preuves.

L'hostilité ouverte de certains chefs nord-africains — et notamment du fameux El Glaoui, le Pacha de Marrakech — à l'égard de l'Italie et de l'Espagne, empêchera toujours, d'ailleurs, l'Empire français d'adopter une politique de collaboration totale avec l'axe.

Indépendant au point de vue administratif, l'Empire français l'est donc aussi quant à ses tendances. Il est permis, d'ailleurs, de penser que cette double indépendance est voulue par le maréchal Pétain lui-même. En renforçant la souveraineté de l'Empire, celui-ci le met à l'abri des appétits de l'axe. Il le soustrait à son contrôle, l'éloigne de son emprise et en fait une arme de premier ordre... Une arme qui renforce sa situation vis-à-vis de l'Allemagne et qu'il peut, un jour, jeter dans la balance, si ses espoirs viennent à être trahis...

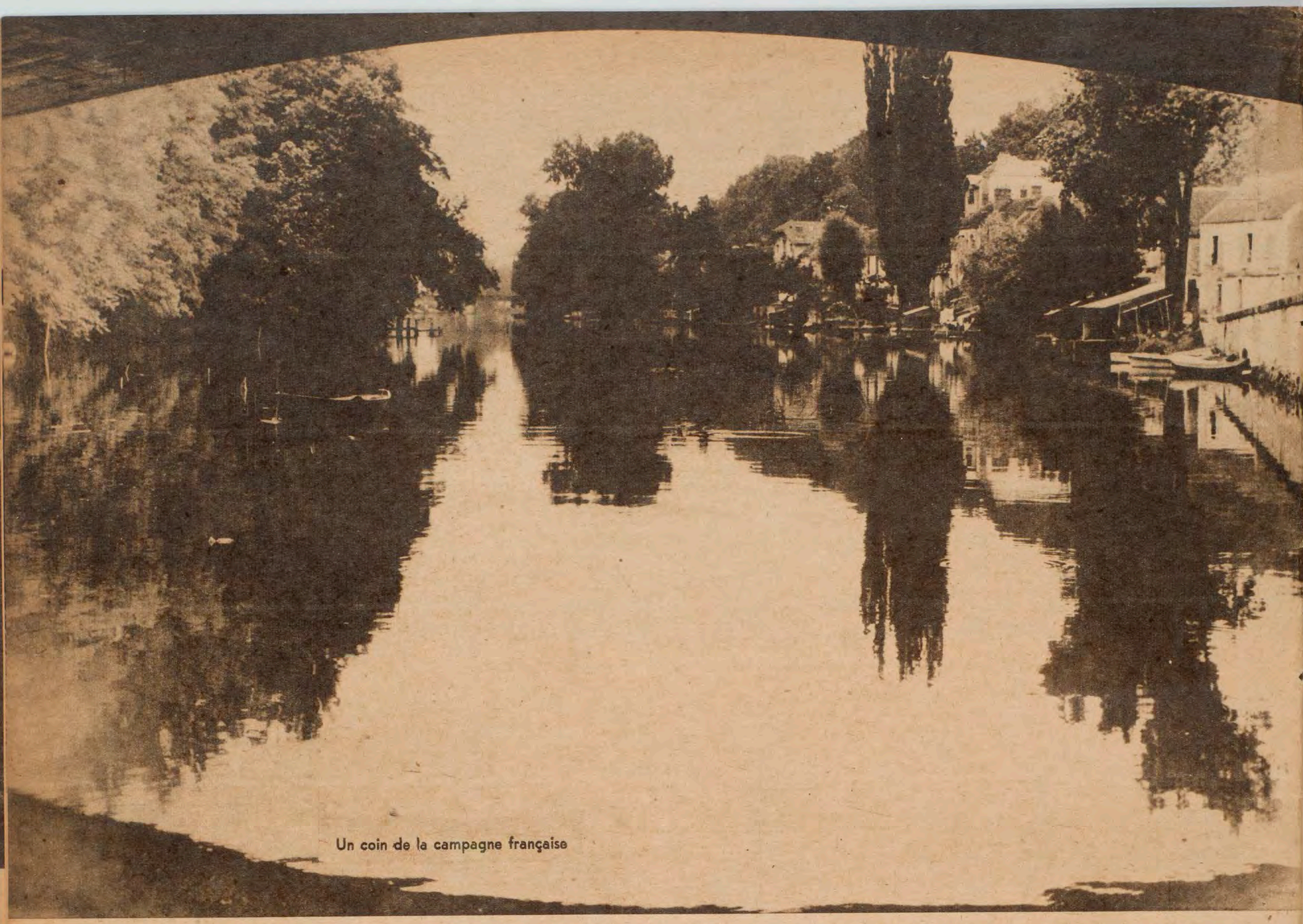
« L'Empire, c'est la sauvegarde de la France », a dit le maréchal Lyautey.

Jamais ces mots ne furent plus lourds de signification qu'aujourd'hui.

MARCEL PERRIER



Juché sur son chameau, un méhariste scrute l'horizon... L'Empire est là, qui veille.



Un coin de la campagne française

A CELLE qui n'est PLUS LA...

De l'un des derniers numéros de la revue « The Nineteenth Century and After », nous avons extrait cet admirable poème en prose que l'écrivain Irène Rathbone a, sous le titre « To One Banished », dédié à la France. Rien mieux que ce poème ne peut indiquer les sentiments que le peuple anglais nourrit à l'égard de la France.

Notre attachement pour vous était extrême.

Vous n'étiez que sourires et charme quand nous arrivions chez vous pour les vacances. Nous venions chaque fois que nous pouvions le faire. L'argent manquait parfois, ou le temps. Votre maison était notre maison, notre autre maison, une maison adorable. Là, dans votre jardin, nous étions heureux, oisifs, et bien vivants — si vivants ! La langue de vos fils était presque la nôtre, nous la comprenions et la lisions ; nous n'avions pas toujours le courage de la parler. Il fallait, pour oser, si bien la connaître...

* * *

Vos fils aimaient la vie. C'est assez rare. Nous autres, dans notre maison, nous ne sommes pas sûrs de l'aimer. Et vos voisins, dans leur sinistre domaine entouré de forêts, ont peur de la vie. Ils lui préfèrent la mort ; ils aiment à répandre la mort chez les autres.

Votre jardin était infiniment varié — c'était le plus beau jardin du monde. Des milliers de vos fils y avaient leur petit coin. Ils y faisaient pousser des laitues, des radis, des roses. Quelques-uns, possédant plus de terre, cultivaient le blé et la vigne.

* * *

Dans le bas de votre jardin, à l'extrémité sud, il y avait des olives et une mer chaude. D'un gris vert dans le nord, d'un vert doré au centre, d'un bleu éclatant au sud. Quel beau pays, votre jardin !

Sitôt arrivés, nous retrouvions les odeurs familières, les mêmes qu'au dernier voyage, différentes des nôtres. Elles charmaient notre odorat. Odeur de café, odeur de poussière, odeur de pain chaud, odeur des comptoirs de zinc, des journaux humides d'encre, odeur d'ail, odeur des draps frais et rudes, odeur des châtaigniers. Elles n'existaient que chez vous, ces odeurs de votre maison.

On buvait du vin chez vous comme nous buvons du thé. On en posait de grandes bouteilles, rouges ou ambrées, sur la table dressée dehors, sous les fenêtres. Nous essuyions nos couteaux avec de la mie, pendant qu'on changeait les assiettes. Dans la corbeille, au milieu de la table, il y avait des grappes de raisin blanc, aux grains serrés et menus. La servante griffonnait l'addition sur la nappe de papier. Nous n'étions pas riches pour la plupart ; nous n'allions pas dans les grands restaurants.

* * *

Après le repas, il était doux de rester assis — de rester assis, sans rien faire — devant la table où s'empilaient tasses et soucoupes. L'air était plus léger que le nôtre, plus doux, plus délicat ; la lumière, couleur de lilas tendre, adoucissait les visages, agrandissait les yeux. A la table voisine, quelqu'un écrivait — écrivait de longues pages avec une mince plume. Non loin, une jeune fille était assise auprès d'un jeune homme. Il lui parlait d'une voix pressante et souriait. Elle riait en regardant devant elle les gens qui passaient, dans l'air doux du soir. Jusqu'à ce qu'il passât sa main pour attirer ce visage de femme vers lui et l'embrasser. Et ce visage restait tourné et tendu vers lui. (Nous avons vu si souvent chez vous les gens s'embrasser... Ils le faisaient avec grâce, sans gêne et en tous lieux.) Parfois, un peintre arrivait, la tête nue, portant ses toiles. Ou bien, une femme en pantoufles passait, ayant au bras un panier de lessive.

Il nous arrivait de rester longtemps assis sous les châtaigniers. Les lampes semblaient des fleurs blanches ; la cloche de l'église égrenait ses notes douces dans le ciel du soir. D'autres fois, c'était au bord d'une route, auprès d'une rivière. A travers votre jardin, qui était tout un pays, serpentaient de longues rivières lentes, larges, d'un vert-bouteille, ombragées de peupliers sur les bords, avec, par endroits, un homme immobile, tenant une ligne, dont l'inclinaison ne changeait pas.

* * *

A travers votre maison, qui était une ville, coulait aussi une rivière. Elle était grise, et verte comme le jade. Beaucoup de ponts la traversaient, et, plus bas, se dressait une cathédrale avec deux tours, deux tours assez basses, d'un gris de tourterelle. Dans la perspective des ponts, sa silhouette, selon la lumière du jour, semblait tantôt sombre et massive comme une forteresse, tantôt aérienne et bleutée comme une architecture irréelle. Son profil incomparable emplissait le regard et fermait l'horizon. Les bords de cette rivière étaient un paysage de pierre ; on retrouvait, le long de cette eau, les peupliers et les hommes accroupis, une ligne à la main. Tout le long de la rive gauche, on apercevait de petites boîtes inclinées comme des pupitres, toutes remplies de vieux livres, de gravures. Les gens venaient flâner sur cette rive ; ils lisaient les livres et ne les achetaient que rarement.

Les livres neufs n'étaient pas reliés comme les nôtres ; ils portaient des couvertures de papier jaune ou blanc... Quelle quantité de livres ! Aucune maison ne contenait autant de livres que la vôtre. A chaque pas, au coin des rues, sur les places, partout ils tentaient nos mains et nos yeux.

Et les peintures ! Nulle part ailleurs, il n'y avait autant de peintures et d'aussi belles peintures.

* * *

Vos fils aimaient lire. Ils aimaient écrire et peindre. Ils travaillaient de leurs mains et de leurs cerveaux plus que notre peuple ne le fit jamais ; et ils y prenaient plaisir. Tout comme ils prenaient plaisir à ne rien faire. Ils aimaient la vie, l'amour. Ils se sentaient bien chez eux. Quel attrait pour nous qui n'avons pas ce don ! Nous ne possédons pas cette certitude sereine et souriante ; nous ne savons pas toujours où nous voudrions vivre et comment nous aimerions vivre. Vos fils pensaient qu'aucune demeure ne valait la leur. Ils ne la quittaient que rarement.

Vos fils ne gaspillaient rien : ni le pain, ni la terre, ni le temps. Ils nous paraissaient infatigables au travail. Nous avons des corps et des nerfs différents. Notre activité n'a pas le même rythme. Nos esprits sont plus ternes. Nos nuits sont plus longues. Quand dormait-on chez vous ? Dès le matin, on entendait des rires et des voix rapides, gaies, de gens qui ont bien dormi. Tous les sons étaient clairs : les pas des hommes, les cornes d'autos, les voix, les cloches. Autant de bruits heureux qui semblaient saluer joyeusement la journée qui commençait.

* * *

Et si quelquefois nous les traitions d'avares, vos fils, et de cupides, nous n'osions pas les condamner ; nous nous souvenions de nos défauts et des vertus des leurs. Ils donnaient sans cesse et à tous. De tous les coins du monde, une foule venait pour prendre ou pour recevoir. Les uns cherchaient chez vous un asile, d'autres la liberté, l'amour, l'inspiration ou bien encore la mode et les parfums ; les uns repartaient avec un corps plus sain, d'autres avec un cerveau mieux équilibré ; tous avaient été bien accueillis.

A travers votre jardin couraient de longues routes blanches, sous une voûte d'arbres. Une vieille femme marchait aux côtés d'une vache sur le talus gazonné. Plus loin, une famille prenait son repas de midi sur l'herbe, avec des gosses leur serviette au cou, buvant leur eau rougie. Les fermes se chauffaient au soleil. Et ce miroitement de diamants, quand, descendant vers le sud, on apercevait la mer. Vous souvenez-vous du parfum des mimosas ? La chaleur nous enveloppait comme un manteau.

* * *

Nous souffrons dans nos cœurs. Nous fatiguons nos yeux à chercher votre maison, votre adorable maison qui fut aussi la nôtre. Elle n'est plus là ; elle a disparu. Disparus aussi vos fils heureux... qui aimaient tant la lumière du jour. Hors de leur repaire, ils se sont rués, vos monstrueux voisins ; ils ont apporté la mort et la destruction. Méchants, envieux et stériles, ils ont d'abord souillé leur jardin, puis sont venus et ont souillé le vôtre.

Certaines choses devraient être impossibles.

Ceci a été possible.

Où irez-vous maintenant, vous qui n'êtes plus là ? Restez avec nous pendant que nous essaierons de restaurer votre maison. Vous serez en exil chez nous ; mais nous vous aimerons. Nous, qui vous devons la moitié de nous-mêmes, nous ne vous avons pas assez aidés, vous et vos fils. Nous avons pris ; nous n'avons pas assez donné. Quand le coup fut porté, nous n'étions pas assez nombreux auprès de vous.

Votre nom, quel est-il ? Nous vous avons parlé sans vous nommer. Vous êtes la flamme blanche de l'Esprit aux reflets innombrables, vous qui n'êtes plus là. Vous êtes la Civilisation, l'Esprit de l'Europe, l'Amour des choses terrestres, l'Intelligence claire, la Recherche audacieuse, l'Amour de la Paix, les vraies Valeurs, la Liberté, les Grâces, la Mesure et l'Harmonie. L'extrémité d'une de vos ailes touche à la Grèce ancienne, l'autre au monde chrétien.

Vous êtes le doux art de vivre
Vous êtes le sourire du monde
Votre maison était Paris
et votre jardin la France.

33 ANS

DE COLLABORATION FRANCO-EGYPTIENNE

MANTEAUX
VESTONS
CHEMISES
CRAVATES
SOUS-VETEMENTS
pour hommes
LINGE DE MAISON
RAYON DE SPORTS

SACS
GANTS
CHAPEAUX
ROBES
BAS
LINGERIE POUR
DAMES
CHAMBRES
D'ENFANTS

شملا

CHEMLA

AL HILAL

PARIS

LE CAIRE

GRANDS MAGASINS DE NOUVEAUTES

(B. PEREZ & Cie.)

11, Rue Fouad 1er

R.C. 22725

A bord d'un des navires de la marine française libre. Celle-ci a accompli dernièrement une série d'exploits. Elle comprend 20 unités et est commandée par l'amiral Le Muselier.

LA FRANCE LIBRE DANS LE MONDE

La France Libre possède aujourd'hui ses journaux, ses postes d'émission, son agence d'information.

Ceux que la presse de Paris ou de Vichy appelle « les rebelles » ou « les émigrés » ont vu grandir singulièrement la place qu'ils occupent dans le monde.

A-t-on besoin de rappeler quelle fut l'origine du mouvement ? Comment il fut rendu possible ? Quelles furent ses premières troupes ?

Quelques heures avant la chute de son ministère et avant l'ouverture des négociations de paix, M. Paul Reynaud envoyait à Londres le général de Gaulle. Le chef du gouvernement espérait encore convaincre ses collègues de la nécessité de continuer la lutte ; il espérait que le « Massilia » arriverait à bon port et que se formerait en Afrique du Nord le gouvernement de la résistance à outrance. A Londres, le général de Gaulle devait établir les premiers contacts.

Les ouvrages de ce théoricien de la guerre motorisée étaient étudiés dans les écoles militaires allemandes, mais en France peu de gens le connaissaient. Ses livres n'avaient eu qu'un public restreint. Son intervention devant la commission de l'armée à la Chambre avait été étouffée. Quelques jours avant d'arriver à Londres, il avait été appelé par Paul Reynaud à faire partie du cabinet. Mais de Bordeaux à Londres il était passé par la Somme où, à la tête d'une division blindée — la seule dont disposât encore la France — il avait contre-attaqué à la tête de ses troupes. Les Allemands avaient perdu une à une les têtes de pont. Mais il n'aurait pas fallu une, mais dix, vingt divisions semblables à celle qui remporta ce succès. Un succès local, certes, mais dont nous devons bien nous contenter puisqu'au cours de cette malheureuse campagne il n'y en eut pas beaucoup d'autres.

A Londres, croyant encore à l'arrivée prochaine des passagers du « Massilia », à qui le général Noguès venait de refuser le droit de débarquer au Maroc, le général de Gaulle forme un comité provisoire. Qui sont ceux qui se groupent les premiers autour de lui ?

Les rescapés de Dunkerque, ceux qui,







Les collaborateurs immédiats du général de Gaulle. De gauche à droite : l'amiral Le Muselier, commandant la marine, le général Catroux et le général Le Gentilhomme.

rappelés de Norvège, ont fait halte en Angleterre. Certains de ces hommes hâtivement rééquipés avaient été ensuite dirigés sur Brest. L'idée de Paul Reynaud était de « tenir » en Bretagne. Mais encore au large des côtes françaises, l'annonce de l'armistice les avait surpris. Les navires avaient fait demi-tour.

Puis ce fut la cohorte des réfugiés. Ceux partis de Brest avec les derniers contingents britanniques, ceux partis de Nantes, de Saint-Nazaire, de Lorient. Malgré la défense des autorités allemandes de mettre les plus petites barques à la mer, combien de jeunes gens quittèrent la France pour rejoindre de Gaulle ?

A l'heure où, à Rethondes, plénipotentiaires français et allemands signaient l'armistice, d'autres bateaux quittaient Port-Vendres, emportant la Légion polonaise qui allait venir combattre à Londres, les volontaires belges rassemblés quelques jours auparavant à Montpellier et les Français embarqués en surplus qui n'acceptaient pas la défaite comme irrémédiable.

Quel que soit le sort que le Destin réserve aux hommes de la France Libre, aucun d'eux ne mérite le nom de « rebelle » ; aucun d'eux ne mérite qu'on essaie de diminuer son sacrifice en lui accolant l'étiquette « émigré », mot qui sonne si déplorablement aux oreilles des Français.

Quoi qu'il advienne de la France Libre, elle était nécessaire. Il fallait, pour la grandeur de la France, que, dans le désarroi général des hommes, des Français se montrent assez généreux pour sacrifier leur tranquillité à leur pays, afin seulement qu'il ne soit pas dit plus tard que la France s'est laissée vaincre sans sourciller.

Sur le front d'Orient, en Afrique-Equatoriale française, d'où les forces de la France Libre ont chassé la menace que les Allemands faisaient peser sur la base de Douala notamment, en Angleterre, les effectifs du général de Gaulle, selon ses propres déclarations, atteignent 35.000 hommes. Nous sommes d'accord avec vous : c'est peu. 20 navires de guerre, 1.000 aviateurs venus de Syrie ou de l'Afrique du Nord au prix de mille difficultés, au risque de leur vie, cela ne suffira pas à reprendre la France aux Allemands. Jamais la France Libre n'a nourri l'idée de suffire à cette tâche immense, mais le général de Gaulle a pensé et pense encore qu'un jour la France s'éveillera et reprendra les armes. Plus tôt peut-être qu'on ne le croit.

Déjà une partie de l'Empire s'est ralliée à lui : le Cameroun, le Tchad, le Gabon, l'ensemble de l'Afrique-Equatoriale, les comptoirs des Indes, d'Océanie. Il y a eu effusion de sang. C'est regrettable, mais le gouvernement de la France « qui n'est pas libre » n'a pas osé condamner les officiers blessés et faits prisonniers à Dakar. Ils ont été acquittés du chef de désertion et de complot contre la sûreté de l'Etat ; ils ont été réintégrés dans l'armée. Ce fait est significatif.

Des sections de la France Libre se sont formées partout dans le monde. Le 1er janvier dernier, la radio française de Londres apporta un message de chacune de ces sections. D'Eugène Oudry, chef du groupement « France quand même » aux Etats-Unis, de Guérin, chef de la France Libre en Argentine, de Bonvin, gouverneur des Indes françaises rallié au général de Gaulle, de Sautot, gouverneur des établissements français du Pacifique, du gouverneur Eboué, de l'Afrique-Equatoriale française, de Cornary, gouverneur du Cameroun, tous de la France Libre...

Il y a quelques semaines, le général de Gaulle formait un Conseil de l'Empire, chargé de gérer les terres françaises libres, responsable de sa gestion devant le peuple français et devant le peuple français seulement, à l'heure où celui-ci sera à nouveau libre d'exprimer son opinion.

Ce Conseil de l'Empire qui comprend le général de Larminat, commandant des forces françaises libres d'Afrique, le capitaine de frégate Rév. Père d'Argenlieu, chef des forces navales françaises libres croisant sur le littoral africain, ce Conseil, disions-nous, a été reconnu par le gouvernement anglais et le gouvernement américain comme chargé des intérêts des territoires libres de l'Empire.

On connaît les noms des collaborateurs immédiats du général de Gaulle. Ce sont : le général Catroux, son représentant en Orient, le vice-amiral Le Muselier et le professeur André La Barthe. Une des tâches les plus délicates qu'ait mené à bien André La Barthe est d'avoir mis au point le nouveau dispositif des hélices du « Normandie » dont les vibrations incommodaient tous les passagers et qui transformaient ce magnifique paquebot en déplorable et bruyante carriole.

Nous avons dit que la France Libre avait ses journaux, ses émissions radiophoniques, son agence d'information, trois choses qui sont, à notre époque, inséparables d'une action de quelque envergure.

Le quotidien « France » est imprimé à Londres. On a pu en voir les premiers



Dans les rues de Londres, des marins de la marine française libre défilent, très acclamés.

exemplaires en Egypte. Le premier numéro parut le 26 août, alors que les risques d'invasion occupaient les esprits. Ce journal qui, détail assez curieux et sans doute assez rare, est écrit en français, mais n'a que des correcteurs anglais, a huit rédacteurs et paraît sur quatre pages petit format. On appréciera le geste des autorités anglaises qui décidèrent de ne pas censurer d'office les textes du journal, laissant aux collaborateurs de « France » le soin de juger eux-mêmes des textes susceptibles d'encourir les rigueurs de la censure.

A Londres toujours, paraît aussi un mensuel « France Libre », dirigé par André La Barthe.

Le premier numéro comportait une analyse des clauses de l'armistice, un article sur le « machiavélisme » et un reportage d'Eve Curie. Le second numéro, un article de H. G. Wells, un autre de Louis de Brouckère, l'ancien ministre belge, et une étude intitulée : « La France était-elle à la veille de la Révolution ? »

La France Libre dispose d'un assez grand nombre de micros, où elle peut s'exprimer librement. Aux Etats-Unis, le mouvement « France quand même » emprunte deux fois par semaine le micro de la station WRUL, de Boston, le poste de l'Université de cette ville, le plus puissant au monde qui soit réservé à l'éducation et à l'entr'aide internationale.

A Londres, c'est au micro de la B.B.C. que parle la France du général de Gaulle. Les noms de Jacques Duchesne, de Pierre Bourdan, de Jean Marin sont devenus familiers à qui possède un poste.

Aux Indes, le poste de Keerkee-Bombay (poste des Français libres d'Orient) émet chaque jour. Chaque jour aussi parle le poste Radio-Levant-France Libre, sans compter le « Moment des Français libres » au micro de l'E.S.B., à celui de Sydney, à celui de Buenos-Ayres, à celui de Jérusalem.

La France Libre a aussi son agence d'information, montée sur les restes du bureau londonien de l'agence Havas, par les collaborateurs attitrés de l'agence Havas.

Partie d'un désastre, la France Libre a tout refait et sans doute nous réserve-t-elle encore des surprises. Si tant de choses sont sorties de rien, c'est qu'il y avait partout la volonté de le faire et qu'en fait ce mouvement répondait au désir secret de tous les Français...



Arme sur l'épaule, les forces françaises libres de terre défilent. L'armée de la France Libre groupe actuellement 35.000 hommes, suivant les déclarations du général de Gaulle.



LE GENERAL DE GAULLE

Le général de Gaulle est né à Lille le 22 novembre 1890. Il est entré à Saint-Cyr avant la guerre de 1914. Lieutenant au 33e Régiment d'Infanterie au 2 août 1914. Il a été blessé trois fois : à Dinant, en Belgique, en août 1914, à Mesnil-les-Hurlu (Champagne) en mars 1915, enfin à Douaumont en mars 1916. Ramassé sur le terrain par une patrouille allemande, il est fait prisonnier. Il est envoyé au Fort IX d'Ingolstadt, l'enfer que les Allemands avaient préparé pour les officiers prisonniers. N'y venaient que ceux qu'un Conseil de guerre ennemi avait condamnés au régime des représailles. Ceux qui avaient tenté de s'évader, qui avaient refusé d'obéir, ceux qui exerçaient un ascendant jugé dangereux sur leurs camarades de captivité, ceux qui avaient entretenu des correspondances clandestines avec la France, bref toutes les fortes têtes. Dès le premier jour, au Fort IX, il se classe parmi les « durs ». C'est la révolte à l'état latent. Cinq fois il tente de s'évader, cinq fois il est repris. Enfin l'armistice le libère. Il repart presque aussitôt pour servir sous les ordres du général Weygand, pour défendre la Pologne contre l'invasion bolchevique. En rentrant de Pologne, il est nommé professeur d'histoire militaire à Saint-Cyr. Reçu ensuite à l'Ecole de guerre, il est nommé commandant en 1927 et il commande un bataillon de chasseurs à pied en Rhénanie. En 1929, il est envoyé dans le Proche-Orient et voyage longuement en Irak, en Perse, en Egypte. En 1932, revenant en France, il est nommé secrétaire général du Comité de la Défense Nationale et occupe ce poste jusqu'en 1936. Il est affecté ensuite au centre des Hautes Etudes Militaires et nommé colonel commandant le 505e Régiment de Chars de Metz en 1937. C'est durant toute cette période que le général de Gaulle élabore ses occupations militaires nouvelles.

Son premier livre « La discorde chez l'ennemi » parut en 1924, édité sur une recommandation personnelle du maréchal Pétain.

En 1932, il écrit son deuxième livre : « Au fil de l'épée ». Puisqu'il n'y a plus une seule chance de maintenir la « discorde » et d'écraser l'ennemi par l'intérieur, dit-il en somme, il faut parer au plus pressé : se préparer, opposer le fusil au fusil, le sabre au sabre.

Dans ce deuxième ouvrage, le général de Gaulle montre la nécessité pour défendre la patrie en danger d'adopter des méthodes nouvelles, de créer des formations de chars de combat, méthodes qui furent appliquées à la lettre par les formations motorisées allemandes. Le créateur de l'armée mécanique allemande, le général Guderian, a déclaré dans ses propres ouvrages qu'il devait beaucoup aux conceptions exposées en 1934 par le général de Gaulle.

« Les nécessités de la couverture, avait écrit le général de Gaulle, les exigences de la technique guerrière, l'évolution internationale s'accordent pour nous dicter une réforme militaire profonde. Le moment semble venu d'ajouter à notre armée de cadres, de réserves et de recrues, élément principal de la défense française, mais lente à réunir, lourde à mettre en œuvre, et dont le gigantesque effort ne saurait correspondre qu'au dernier degré du péril, un instrument d'élite, apte à frapper à toute heure, à toute occasion. A ce corps de choc richement pourvu de matériel, motorisé pour une bonne part, progressivement cuirassé, on donnerait pour commencer un effectif d'une centaine de mille hommes. Tel est celui de la Reichswehr, dont la puissance relative serait de ce coup compensée.

« Telle est, d'autre part, la force minimum d'une armée, organisme capable d'agir isolément et dont les stratèges admettent — à titre d'ordre de grandeur — qu'il peut mener de bout en bout des opérations offensives jusqu'à une distance de sa base et sur un front actif d'une cinquantaine de kilomètres. »

En 1938, à la veille de l'Anschluss, de Gaulle écrit un troisième livre : « La France et son Armée », qui est dédié au maréchal Pétain et qui commence par ces mots : « La France fut faite à coup d'épée ». et finit par cette chute de phrase presque prophétique : « Pauvre peuple qui, de siècle en siècle, porte sans fléchir jamais le poids du plus lourd fardeau de douleurs. Vieux peuple auquel l'expérience n'a point arraché ses vices, mais que redresse sans cesse la sève des espoirs nouveaux. Peuple fort qui, s'il s'étourdit à caresser des chimères, est indivisible dès qu'il a su prendre sur lui de les chasser. Ah ! grand peuple fait pour l'exemple, l'entreprise, le combat, toujours en vedette de l'histoire, qu'il soit tyran, victime ou champion, et dont le génie, tour à tour négligent ou bien terrible, se reflète fidèlement au miroir de son armée... »

Dans divers milieux civils et militaires, devant le péril grandissant, on commence à s'émouvoir. On demande la construction de chars. Il commence malheureusement à être trop tard.

A la déclaration de la guerre, le général de Gaulle commande la brigade de chars de la 5e Armée. Le 15 mai 1940, il est nommé général et prend le commandement de la 4e Division cuirassée, la division qui, les 16, 17, 18 et 19 mai, exécutera les contre-offensives victorieuses qui dégageront pour quelques jours les têtes de ponts de la Somme. Le 6 juin, il est appelé à Paris et nommé sous-secrétaire d'Etat pour la Défense Nationale et la Guerre par Monsieur Paul Reynaud. Ce choix est dû au fait que les conceptions tactiques constamment exposées par le général de Gaulle ont été entièrement corroborées par l'expérience de la guerre.

On sait le reste. Au lendemain des armistices, le général de Gaulle relève les drapeaux français abaissés, constitue une nouvelle armée française et continue la lutte contre l'Allemagne.



Les forces françaises libres ont pris, dans les opérations du désert de l'Ouest et de Libye, une part que les communiqués ont rapportée. Cette section qui débarque rejoint le front.



Aux environs de Bardia, deux artilleurs des forces françaises libres pointent vers le ciel un canon antiaérien que les Italiens, en évacuant les lieux, ont abandonné.



La première unité française libre constituée dans le Proche-Orient recevant son drapeau.



Un groupe d'aviateurs faisant partie des forces françaises libres du Proche-Orient. Après un raid particulièrement fructueux, ils se restaurent avec appétit... Et c'est leur droit...

LA FRANCE LIBR

DANS LA GUERRE D'AFRIQ

Les forces françaises libres combattant sur le front d'Orient ont leurs formations motorisées. Voici, quelque part dans le désert, une colonne motorisée formée par des coloniaux.

Devant Bardia, dans le siège de laquelle les troupes françaises libres d'Orient se sont distinguées, un officier explique à ses hommes le maniement d'un mortier italien qui vient d'être capturé.

Les forces françaises libres du Proche-Orient ont joué, au cours de la récente offensive dans le désert de l'Ouest et en Libye, un rôle de premier ordre, lequel est, d'ailleurs, tout à fait dans la tradition française. Les forces françaises libres, dont les communiqués et les récits des correspondants de guerre ont souvent eu l'occasion de parler, se sont surtout distinguées au cours du siège de Bardia. Il faut dire que ces forces sont constituées par des éléments particulièrement entraînés pour la guerre du désert : vieux coloniaux ayant combattu dans les pays et les climats les plus divers. Voici quelques images des forces françaises libres d'Orient. La France, grâce à ces hommes, continue à être présente dans la guerre d'Afrique.

Montés sur des chevaux blancs, les spahis incorporés dans les forces françaises libres d'Orient défilent au cours d'une cérémonie à Ismaïlia.



G.B.
U.S.A.
MER IONIENNE
GRECE
LONDRES
MANCHESTER
LIVERPOOL
SOUTHAMPTON
PLYMOUTH
ABERDEEN
NEW-YORK
BOSTON
PHILADELPHIE
MONTREAL
QUEBEC
BUENOS-AYRES
Sfax
Iles Kerkennah
Ile Djerba
Gabès
Médenine
TUNISIE
Zuara
Tripoli
Homs
Garibaldi
Misurata
MER MEDIT
Razza
Zahar
Derna
Maddalena
Tocra
Driana
Bomba
Tobrouk
Ain el Gazala
Benghazi
CIRENAÏQUE
Ghemines
Soluch
Bir Ben Gania
Esc Sciaaba
Zuetina
Buerat el Hsun
Sirte (Zaafran)
TRIPOLITAINE
St. Matratin
Gasr el Brega
El Haseiat
Sinauen
LIBYE
OROSDI-

Malgré les difficultés, malgré les circonstances et grâce à la Flotte de S.M. Britannique, OROSDI-BACK reçoit toujours, de tous les ports libres du monde, de nouvelles marchandises.



R.C. 302

AUJOURD'HUI EN FRANCE...

Comment vit la France ? Beaucoup de gens se posent cette question.

Voici, tirées des journaux que le dernier courrier nous a apportés de France, quelques informations qui brossent un tableau, sinon complet, du moins vivant, de la vie en France aujourd'hui.

La vie qui rétrécit

Première image de la vie en France : Vichy.

Dans le vestibule de l'Hôtel du Parc, la foule des journalistes guette le retour du maréchal Pétain. On parle à peine, à voix basse. Les visages sont graves. Beaucoup de regards fixent le sol. A quoi bon laisser les autres lire ce que l'on pense ?

Dehors, il fait froid, humide. Des hommes en cotte bleue balaient les feuilles mortes. Dans les pâtisseries, galettes sèches et pâtes de fruits remplacent nougats, bonbons et chocolat. A la brasserie alsacienne, encombrée, enfumée, on vous sert le café national et la pastille de saccharine. Le lait est écrémé. En revanche, les huîtres abondent. Elles sont fraîches et coûtent de 12 à 20 francs la douzaine, selon la qualité. Que dire des consommateurs ? Nordiques, asiatiques, méridionaux, quelques sémites. Le service est interminable, les garçons excédés ; mais la caissière, ondulée, poudrée, sourit derrière son pot de chrysanthèmes. Devant elle s'entassent les minuscules coupons de pain, de matières grasses, de fromage, qu'elle devra compter avant de boucler sa caisse. Dans le vivier, trois carpes, rongées de mousse, la gueule ouverte, vont et viennent en une interminable attente.

Là-haut, dans le nord, les prisonniers, eux aussi, attendent les convois de vivres et de vêtements, qui tardent à arriver, faute d'essence. Dans le Cher, l'Indre, la Creuse, impossible de s'en procurer une goutte même avec des bons. Toutes les pompes sont à sec. On en espère d'un jour à l'autre. Dans le Gers, c'est le fil, le sucre, le beurre, le café, le savon, les matières grasses, le lait, les pommes de terre, le charbon, qui manquent. La contrée encombrée de repliés, pendant plus de deux mois, est à bout. Et six mille Mosellans sont annoncés. Ils doivent arriver incessamment. Où les logera-t-on ? Comment les nourrira-t-on ? Heureusement, le Cartel suisse et les Quakers américains assurent régulièrement des distributions de lait, de marmelades et de pain aux enfants. La misère est digne, muette ; elle est presque devenue l'état normal. Chaque jour, de nouveaux moyens manquent, la vie se rétrécit, les difficultés augmentent et la patience, que ne bercent que peu d'illusions, semble progressivement se muer en résignation.

Cependant, les trains partent et arrivent à l'heure, les routes sont entretenues, beaucoup de maisons reblanchies, repeintes ; l'immense effort de réorganisation se poursuit, méthodique, persévérant. Mais les matières premières manquent, et toute nouvelle entreprise pour suppléer aux produits qui ne parviennent plus de la zone occupée nécessite des prodiges d'ingéniosité. Le pauvre succédané remplace ce qu'il peut ; souvent, il manque totalement. Témoin cette pancarte affichée à la porte d'une grosse boutique de denrées alimentaires à Monpellier : *Pas de graisse, pas de beurre, pas de végétaline, pas de café, pas de margarine, pas de chocolat, pas de salaisons.* A Agen, en guise de beurre avec les radis, on vous offre pire que du suif, et le regard du malheureux maître d'hôtel, en vous le présentant, est plus pathétique qu'aucun discours. A Auch, faute de fil, des pièces de drap offertes par la Croix-Rouge américaine restent inutiles, tandis que des milliers de réfugiés grelottent dans leurs vêtements d'été. Et tout est à l'avenant, sur le plan matériel, du moins.

Cet état de choses a fait naître chez beaucoup des dévouements splendides. Ceux qui ont compris, et qui refusent de s'attarder sur le passé, sur leur propre souffrance, ne songent qu'à secourir ceux qu'ils voient dans la détresse : secours pratique, matériel, secours moral, plus délicat, plus difficile, car il implique une foi farouche en l'avenir du pays, la volonté inébranlable de reconstruire une France nouvelle débarrassée de tout le fatras politique, de toutes les habitudes néfastes qui ont mené le pays dans la déplorable impasse où il se trouve.

Cependant, un peu partout, les privations s'insinuent, forgeant ou effritant les résistances, stimulant l'ingéniosité ou sapant la réserve de courage. « Pour moi, ça ne fait rien, dit une femme, mais ne pas pouvoir donner ce qu'il faut aux enfants, les voir s'étioler, penser à nos hommes prisonniers, privés du nécessaire, guettés par la tuberculose et la neurasthénie, c'est plus qu'on ne peut supporter. Il y en a qui n'ont même plus la force de lire... Que feront-ils, que ferons-nous d'eux quand ils reviendront ? » Et puis, soudain, on croise une équipe de Compagnons, la pelle à l'épaule, nets et droits dans leur uniforme bleu. Ces garçons qui chantent, bivouaquent en plein air et vont reconstruire les villages abandonnés, sont-ils une réponse au lourd point d'interrogation qui pèse sur la France ? Les « plus de vingt-cinq », les combattants de l'ancienne guerre, hochent la tête, sceptiques. Mais qu'ont-ils à proposer ? « Il faut payer », disent les uns. D'autres gardent le silence. « Nous sommes battus », ajoutent les premiers « Mais pas vaincus », murmurent les seconds.

Dans le Midi

A Marseille, c'est encore une autre France : rade sur la mer, illusion de pouvoir fuir l'inéluctable, dernière porte entr'ouverte sur un espoir de liberté. Là se sont retrouvés beaucoup de ceux qui ne veulent pas comprendre, ceux que la mer talonne, ceux qui ne supportent pas d'assister impuissants à la détresse des autres ou ceux qui espèrent reconstruire. Dans les hôtels bondés, on soupe au champagne, à minuit. Sur le vieux port, on flâne au soleil et, dans les ruelles désaffectées où l'ombre est verte et grise, sous le feston des lessives qui sèchent d'une fenêtre à l'autre, des nuées d'enfants blêmes, italiens, slaves ou français, jouent parmi les trognons de choux, les coques d'oursins et les boîtes de conserve. Le marché aux poissons est maigre : coquillages, sardines, fretin. Les pêcheurs ne peuvent s'éloigner de la côte. La fille du contrôleur de tram a fabriqué deux kilos de savon avec de la panne, de la potasse et du fiel. « Et il mousse bien ! » conclut fièrement le père, tout en enroulant avec méthode les rubans multicolores de ses tickets. Et le communisme ? « On nous a trop bourré le crâne, me dit un garagiste. Ça ne prend plus. Tout ce qu'on demande, c'est de pouvoir travailler. Moi, j'habite un des quartiers les plus rouges de Marseille. Eh bien, les femmes y vont chaque jour à la messe et elles envoient leurs gosses au catéchisme. Ce n'est jamais au peuple que la révolution profite, mais à une bande de meneurs qui ne valent pas plus cher que les autres. Alors, à quoi bon se faire casser la figure pour eux ? »

Comment conclure ? La vie ne conclut pas. Tant qu'elle est là, tout reste possible. Même le miracle.

L'Institut pastoral

Autre image de la vie en France : L'Institut pastoral d'Ercé.

Le pays d'Ercé, dans l'Ariège, allonge sur une quinzaine de kilomètres la large et verdoyante corbeille de sa vallée. Neuf hameaux et petits villages composent la communauté. Et les granges sont tellement filles du rocher dont leurs pierres furent tirées qu'elles se confondent presque avec le sol.

Il y a quelque soixante ans, Ercé comptait 4.000 habitants environ. Il n'en possède plus que 1.600 aujourd'hui. La dénatalité, la guerre, l'émigration ont dépeuplé la contrée. Ercé possède en Amérique du Nord 700 ressortissants, soit près de la moitié de ceux qui habitent sa terre.

La richesse de ce pays ? Des mines de kaolin, de plomb argentifère, de talc. Mais elles sont tellement difficiles à exploiter ! Alors, il reste les pâturages, dont l'élevage du bétail est tributaire ; il reste les bois qui envahissent tout et dont la coupe, si elle était autorisée, enrichirait la commune ; il reste le blé noir, le maïs, le seigle, les pommes : et c'est la nourriture de chaque jour.

Un poète est venu à Ercé. C'est, sur un fauteuil roulant, un homme dont peuvent seuls se mouvoir la tête et les bras. C'est Sylvain Sartre, secrétaire de mairie, un homme qui possède la foi et qui vit le plus merveilleux des apostolats.

Félibre, maître d'œuvre, Sartre a compris que ce qu'avait voulu Mistral, ce n'était pas seulement ressusciter les vieux langages et les chansons du terroir et les costumes d'autrefois. Il a compris que le félibrige, c'était lier, vraiment, l'homme à sa terre et la lui faire aimer et lui montrer comment la cultiver, comment en vivre.

L'Institut pastoral est né de là et il a fait d'Ercé le village modèle de l'après-guerre qui tente de reconstruire la France sur le régionalisme consolidé par les traditions.

C'est le 18 août dernier que l'Institut pastoral d'Ercé s'est manifesté pour la première fois en organisant une exposition composée de livres, de dessins, d'échantillons et de modèles divers.

Un manifeste fut lancé à cette occasion.

L'enseignement de l'Institut pastoral, qu'il soit agricole, ménager, paysan ou félibréen, sera donné soit par correspondance, soit par les soins d'un professeur qui se rendra dans les villages. Cet enseignement sera donné en collaboration avec des institutions agricoles, l'enseignement officiel, les écoles d'agriculture et les écoles ménagères.

Une des premières personnes à saluer l'initiative des hommes d'Ercé a été la veuve de Frédéric Mistral.

Dans la seule commune d'Ercé, une cinquantaine d'enfants se sont inscrits pour les leçons de l'Institut pastoral. D'un peu partout, les adhésions ne cessent d'affluer. Les services agricoles départementaux, les mairies de tous les pays de France demandent renseignements et instructions.

Villes martyres

Dans quel état se trouvent actuellement les villes du Nord qui, de toutes les villes de France, sont celles qui ont eu le plus à souffrir de la guerre ?

« France », le journal des Français libres de Londres, a publié dernièrement ces renseignements sur Dunkerque, Saint-Malo et Rosendael, qu'il appelle les « cités martyres » et qui sont certainement parmi les villes les plus endommagées de France.

A Dunkerque, la sous-préfecture et la gendarmerie sont intactes, ainsi que les bains de la ville.

Le Palais de Justice est assez endommagé. Le beffroi a brûlé mais est debout. Le monument aux morts de 1914-1918 a été noirci par les flammes. De l'hôtel de ville, il reste la grande tour, le reste a brûlé.

Le Minck n'est pas réparable : la tour du Leughenaer est intacte.

Parmi les monuments, les fusiliers marins, la statue de la République, Jean-Bart, J.B. Trystram, la statue de la Victoire, sont intacts.

La place de la Gare a peu souffert, ainsi que la rue Thiers. Les rues de la Gare, du Ponceau et les artères avoisinantes sont brûlées. Le quartier du Jeu-de-Mail a peu souffert, sauf les rizeries Dewulf, minoterie Couroble, Magasins généraux et école qui sont détruits. La rue du Lion d'Or a souffert relativement peu, sauf le Collège des Dunes, la salle de l'Avenir qui sont brûlés. La place Jeanne d'Arc est brûlée, sauf le côté du Collège des Dunes. La rue Dampierre, le quai aux Bois sont presque intacts. La basse ville a relativement peu souffert. Toutes les maisons ont cependant reçu deux ou trois obus mais sont habitables. Rue de Paris, la partie située en face de Saint-Martin jusqu'au pont est brûlée.

La place de la République est entièrement anéantie, y compris la partie située en face du Palais de Justice. La rue Royale est quasi intacte. La rue de Soubize a relativement peu souffert, sauf la partie comprise entre la rue de la Ferronnerie et la rue Royale. La rue de la Ferronnerie est partiellement détruite. Les rues de Marengo, de Beaumont, de Furnes ont peu souffert. La caserne des douanes a été détruite. Le secours national socialiste est installé au mont-de-piété.

A Saint-Malo, le quartier compris entre la place du Kursaal — le casino — et le jardin Malo est anéanti. Dans le reste de la commune, les maisons détruites sont dans l'ordre de 40



Un des grands blessés de cette guerre dans une des rues de Vichy dont un hôtel, l'hôtel Radio, a été transformé en hôpital militaire.



La bicyclette est, par suite du manque d'essence, devenue très populaire. Les voitures à chevaux connaissent également une grande vogue, notamment à Paris.



Un marché ambulant de fruits et de légumes en France non occupée. Les vivres sont très disputés.



Edouard Daladier est accusé d'avoir déclaré la guerre sans l'avoir préparée.



Le général Gamelin est accusé de négligence dans ses fonctions militaires.



Léon Blum est accusé d'avoir manqué aux devoirs de sa charge de Premier.



Georges Mandel est accusé de corruption et de spéculation contre le franc.



Paul Reynaud est accusé d'avoir détourné des fonds appartenant à l'Etat.



Pierre Cot est accusé de détournement de fonds et de matériel aérien.

LE PROCES DE RIOM

A Riom, petite ville des environs de Vichy, se déroule actuellement l'un des plus grands procès qui aient jamais été plaidés en France : celui des responsables. Les accusés sont nombreux. Parmi eux figurent trois anciens présidents du Conseil, Edouard Daladier, Paul Reynaud et Léon Blum, un ancien généralissime, le général Gamelin, deux anciens ministres de l'Aviation, Pierre Cot et Guy La Chambre, et un ancien ministre de l'Intérieur et des Colonies, Georges Mandel.

Les charges qui pèsent contre eux ne sont pas les mêmes. Edouard Daladier est accusé d'avoir déclaré la guerre alors que la France n'était pas préparée pour la faire. Le général Gamelin est accusé d'avoir, dans ses fonctions de chef d'état-major de l'armée, écarté certains rapports qui auraient dû l'éclairer sur le degré de préparation de l'adversaire. Pierre Cot est accusé d'avoir détourné des fonds destinés à la défense nationale et d'avoir livré à des pays étrangers des avions, alors que la France en avait besoin pour sa défense propre. Guy La Chambre est accusé de négligence dans ses fonctions de ministre de l'Air. Georges Mandel, qu'un précédent jugement a lavé de l'accusation de complot contre la sûreté de l'Etat, est accusé de corruption, de spéculation contre le franc, ainsi que de détournement de fonds. D'après l'accusation, Georges Mandel aurait agi de connivence avec le baron Maurice de Rothschild, lequel aurait eu également l'intention de favoriser l'installation d'un gouvernement pro-britannique en Afrique du Nord. Paul Reynaud est accusé d'avoir détourné des fonds publics avec la complicité de deux hauts fonctionnaires, MM. Leca et Devaux, lesquels furent arrêtés à la frontière espagnole et trouvés porteurs de sommes représentant plusieurs millions. Paul Reynaud est également accusé d'avoir, au moment où il était ministre des Finances, réalisé diverses opérations de spéculation à la Bourse. Au moment où ses deux collaborateurs, MM. Leca et Devaux, furent arrêtés en Espagne, Paul Reynaud s'apprêtait à les rejoindre. Blessé dans un accident d'auto, il dut être hospitalisé. La somme saisie sur MM. Leca et Devaux atteindrait 19 millions.

Léon Blum est accusé de détournement de fonds et de matériel. C'est le dernier venu parmi les accusés et il semble qu'il ait été décidé de le déférer devant la Cour de Riom à la suite des interrogatoires de M. Daladier et du général Gamelin. Léon Blum, à qui, par ailleurs, on impute toute la politique du Front populaire, est accusé d'avoir envoyé, sans autorisation, aux républicains d'Espagne, non seulement du matériel appartenant à l'armée, mais aussi des effets appartenant à la Croix-Rouge française.

On ignore quand le procès de Riom sera terminé. Le bruit a couru, d'ailleurs, que la Cour et les accusés ont été récemment transférés. L'affaire sera vraisemblablement très longue, cependant, étant donné le nombre des témoins à entendre. Une grande quantité de généraux : Weygand, Georges, Colson, Requin, Frère, Vuillemin, Héring, Blanchard, Mittelhauser, ont été cités. Edouard Daladier est assisté par Me Rivet, membre du Conseil de l'Ordre. La déposition la plus accablante pour lui a été faite par Georges Bonnet, ancien ministre des Affaires Etrangères. La déposition la plus accablante pour Pierre Cot a été faite par le capitaine Fonck.

à 50 pour cent. L'église est très démolie, mais réparable. L'hôtel de ville a également beaucoup souffert.

A Rosendael, Saint-Zéphyrin serait intact. L'église Notre-Dame a reçu trois torpilles. Le mobilier est détruit, ainsi que les voûtes effondrées. La messe se dit au patronage. L'hôtel de ville est détruit, sauf le beffroi. Les rues de la République, Gambetta, Victor Hugo sont démolies dans la proportion de 40 à 50 pour cent. La maison Gantois est intacte. L'avenue Vallon est brûlée depuis la rue Guilla jusqu'à l'horticulteur Goze. Dans l'ensemble de la commune, les dégats sont de cinquante pour cent environ.

Le rationnement

Le rationnement, en France, devient de plus en plus sévère. Aux termes d'un récent décret préfectoral, la ration de pommes de terre a été fixée, pour les Parisiens, à un kilogramme par personne et par mois. Pour être servis, les intéressés doivent présenter une carte spéciale. D'après Radio-Paris, la ration de pain a été fixée à 450 grammes par jour pour les fermiers et ouvriers agricoles et à 350 grammes par jour pour les enfants au-dessus de sept ans et pour les adultes.

L'absence de certains produits de première nécessité a rendu les Français — les Françaises surtout — ingénieux. C'est à qui inventera une recette qui permet de se passer de savon ou de suppléer au beurre. Les journaux sont remplis de « trucs » inédits dont l'application facilite grandement la vie courante.

Des quantités appréciables de vivres arrivent heureusement assez régulièrement des Etats-Unis et de l'Amérique latine. A la fin du mois d'octobre, trois bateaux chargés de plus de 10.000 tonnes de victuailles, de viande et de blé venant de Buenos-Ayres sont arrivés à Marseille. Cinq autres bateaux sont arrivés au Maroc.

Les communications avec l'Afrique du Nord se sont beaucoup améliorées et des bateaux venant de cette partie de l'Empire arrivent chaque jour, apportant des cargaisons de viande et d'huile.

Le statut des étrangers

On sait que le gouvernement Pétain a décidé de procéder à la révision des naturalisations qui, durant les treize dernières années, ont été accordées en France.

D'après les dernières statistiques, plus de 2 millions d'étrangers vivaient, l'année dernière, sur le sol français. Ils comprenaient 790.000 Italiens, 320.000 Espagnols, 310.000 Belges, 310.000 Polonais, 120.000 Suisses, 120.000 Russes, 68.000 Allemands, 30.000 Arméniens et 7.000 réfugiés allemands. Géographiquement, ils étaient répartis ainsi : 60.000 dans la région méditerranéenne, 480.000 dans le nord, 160.000 dans les départements de l'est, 190.000 dans ceux du sud-ouest, et 500.000 dans la région parisienne.

Par rapport à l'économie nationale française, leur situation était la suivante : ils occupaient 20 % des emplois commerciaux, fournissaient de 25 à 37 % de la main-d'œuvre agricole et, dans l'industrie du bâtiment, leur participation aux travaux n'était pas inférieure à 60 %.

Les conquérants

Un délégué de la Croix-Rouge américaine a raconté récemment dans le « New York Times » ces faits des plus significatifs : « Les restaurants de Paris sont divisés en deux catégories : ceux que fréquentent les Allemands et ceux où vont les Français. Les Allemands ont fait rouvrir le Ciro's pour des raisons de propagande, parce que, disent-ils, Ciro's rouvert, les courses de chevaux reprenant, ils peuvent dire que Paris a retrouvé sa bonne humeur. Le beurre n'est servi que dans les restaurants fréquentés par les Allemands. Des 900 porcs arrivés un jour à La Villette, 600 ont été réquisitionnés et envoyés en Allemagne. Les ménagères parisiennes passent leurs matinées à faire la queue devant les fruitiers, les bouchers, boulangers et crémiers. Si on réussit à acheter un pain de savon, on voit un Allemand sortir de la même boutique avec une caisse du même savon. »

Scènes de la rue

L'après-guerre a provoqué, en France, une révolution en ce qui concerne les moyens de locomotion.

A Nice, l'autocar est remplacé par des voitures hippomobiles. Un envoyé spécial de « Paris-Soir » décrit un magnifique break, attelé de deux robustes percherons, et que considérait avec intérêt une masse de curieux.

Mais, s'il y avait foule pour regarder ce véhicule 1900, le nombre des voyageurs était réduit : cinq messieurs, quatre dames et un pékinois, note le reporter.

Les Français n'ont évidemment pas grande envie de se promener à cette heure.

Le manque d'essence fait, d'ailleurs, qu'on utilise de plus en plus, en France, les chevaux, comme au bon vieux temps.

Mais ils atteignent des prix très élevés. Un cheval se vend de 20 à 30.000 francs ; un pouliche d'un an, de 15 à 20.000 francs ; un poulain de six mois, de 10 à 15.000 francs. Un mulet vaut 15.000 francs.

A Paris, c'est la bicyclette que la pénurie de carburant a mis en honneur. Mais tout le monde ne se sent pas la force de pédaler.

Aussi certaines personnes ont-elles embauché des « chauffeurs » d'un nouveau genre qui font mouvoir le tandem sur lequel elles montent.

Voilà un métier trouvé pour les coureurs que la suppression du professionalisme laisse sans emploi.

Pendant la guerre, les champions de l'automobile : Raymond Sommer, Chiron, Etancelin et Wimille conduisaient des généraux. Demain, nous verrons peut-être Speicher et Antonin Magne conduire en tandem de riches bourgeois.

L'armée future

D'après certaines nouvelles encore non confirmées, les effectifs de la future armée française viennent, à la suite d'un accord entre la France et l'Allemagne, d'être fixés à cent mille hommes pour le continent, soit à peu près les forces de l'ancienne Reichswehr allemande. Dans ce chiffre ne sont pas compris les effectifs de la flotte et ceux des diverses armées coloniales.

On ignore quand cette mesure, qui aurait été prise par la commission d'armistice, entrera en application. Depuis la fin du mois d'octobre, l'armée française, en tout cas, a un nouveau chef d'état-major, qui est le général Picgnendas, ancien commandant de la 9ème région. Le prédécesseur du général Picgnendas est le général Caillaut, ancien commandant supérieur du Levant et collaborateur du général Weygand.

La vie à Paris

Il semble que Paris soit actuellement l'une des villes de France où la vie est la plus difficile. Récemment encore, la presse française s'est faite l'écho des préoccupations que cause le sort des Parisiens.

« Le Temps » a écrit que la principale préoccupation des Parisiens, aujourd'hui, celle qui efface toutes les autres, est la lutte pour la vie. Ce à quoi les Parisiens pensent, et ce dont ils parlent toutes les heures du jour ou de la nuit, c'est quoi manger et comment se chauffer. Les hommes, à leurs moments de loisir, ne discutent entre eux que de cela et souvent ils aident leurs femmes à trouver des provisions.

Les queues devant les magasins d'alimentation sont tous les jours plus longues, et bien que les boucheries soient fermées, puisqu'il n'y a pas de viande, on fait quand même la queue devant elles et les gens reçoivent des numéros d'ordre « pour le cas où il y aurait de la viande le lendemain ».

La santé publique est encore assez bonne, mais elle donne des signes d'aggravation. Il y a déjà eu une légère augmentation du nombre de décès, causés en particulier par la pneumonie.

Les docteurs signalent que des enfants souffrent de la sous-alimentation et qu'il existe aussi une véritable épidémie d'engelure due au manque de graisses.

« Le Jour-Echo de Paris » a, de même, écrit dernièrement que la situation, du point de vue vivres, devient constamment plus grave à Paris. Les gens commencent à faire la queue à cinq heures du matin, bien que les magasins n'ouvrent qu'à sept. Le métro est le seul moyen de transport. L'essence est si rare que même les médecins n'en ont pas assez. Les bicyclettes ne peuvent pas être utilisées le dimanche, et ce jour-là tout Paris reste à la maison, on boit du vin chaud et on écoute la radio.

Dans les cinémas, pendant la projection des actualités, les lumières ne sont qu'à moitié éteintes, si bien que les spectateurs peuvent lire leur correspondance.

On lit peu de journaux, mais, par contre, les livres ont beaucoup de succès. Et parmi ceux-ci, celui dont la vente semble être la meilleure est « L'île au trésor ».

Dans la tristesse du Paris d'aujourd'hui, la couture chôme : c'est par centaines que se comptent les ouvrières sans travail.

Les grandes maisons ont pourtant rouvert pour la plupart et cherchent à s'adapter aux circonstances en composant des tenues diurnes, costumes tailleur et de sport, manteaux épais, jupes culottes pour la bicyclette, seul moyen de locomotion.

Marcel Rochas fait des manchons en lainage écossais, Bruyère, pour remplacer la fourrure, double ses manteaux de tricots aux aiguilles.

Lanvin et Maggy Rouff ont préparé des douillettes et des pyjamas pour les intérieurs privés de tout chauffage. Piguet propose des robes élargies sur les hanches et Lelong prévoit « pour le soir » des robes courtes, qui puissent se dissimuler sous l'imperméable réclamé par le vélo indispensable.

Lucile Manguin, à une jupe courte, ajoute des boutons pression permettant de l'allonger instantanément.



En France non occupée, de nombreux réfugiés attendent de pouvoir rentrer chez eux.

ON NOUS ECRIT DE FRANCE...

1. LA JEUNESSE AU TRAVAIL

Dans cette page et dans celle qui suit, on trouvera trois articles de notre correspondant particulier en France Robert Vaucher. L'un, celui intitulé : « Les théâtres ont rouvert », a paru, fin novembre 1940, dans la « Gazette de Lausanne ». Les autres ont été écrits, fin septembre, pour « Images ».

J'ai eu l'occasion de passer une journée au camp de Randan avec les créateurs du mouvement des « Compagnons de France » dont les précurseurs terminaient leur entraînement et étaient prêts à partir à travers la France pour y fonder des compagnies de compagnons.

C'est quelque chose de tout à fait nouveau et de profondément émouvant que d'assister à l'éclosion d'une mystique où la jeunesse française souhaite ne plus rien demander à l'Etat, mais veut, au contraire, rompre avec les habitudes et façons de vivre qui amenèrent la France à la débâcle.

Les « Compagnons de France » touchent, en dehors des groupements de jeunesse, la grande masse des jeunes gens inorganisés qui, pour des raisons diverses, se tiennent à l'écart des associations existantes. Par un travail hardi et courageux, ils veulent endurcir la jeunesse, lui donner le goût du travail rude et de l'aventure, lui montrer que le fonctionnarisme n'est plus un idéal. Luttant contre la veulerie et l'esprit d'intrigue, ils font la guerre au système « D », à l'esprit de « combine », à la corruption de l'argent, de l'alcoolisme, de la prostitution, de tout ce qui amoindrit la France, et veulent retrouver le sens de la tenue et de la dignité, apprendre aux jeunes ce que signifient les mots de civisme et de loyalisme, donner enfin, comme les anciens compagnons d'autrefois, aux jeunes apprentis, le goût du travail bien fait, du « fini », de l'œuvre dont l'ouvrier peut être fier.

Ils cultivent ensemble l'effort désintéressé, l'esprit chevaleresque, le goût du risque et de la fierté.

A l'heure où, après le désastre, beaucoup de jeunes gens devenaient la proie du chômage, où des dizaines de milliers de jeunes réfugiés qui ne peuvent regagner les zones interdites sont inoccupés, désaxés et désœuvrés, des jeunes hommes, des chefs, qui comprennent toute l'importance de la discipline, se sont unis pour aider les jeunes à reconstruire, à perfectionner et à embellir la France.

Depuis longtemps, les chefs de compagnies sont partis à travers le pays. Ils ont constitué pour les jeunes chômeurs et les jeunes réfugiés des compagnies permanentes qui effectueront soit des travaux d'urbanisme : reconstruction et amélioration des villes et villages, construction de stades, de maisons de jeunesse, soit des travaux agricoles ou forestiers d'intérêt général. Leur travail sera rémunéré : il permettra à chaque homme de vivre dans sa compagnie qui assurera l'entretien des compagnons.

J'ai pu voir au travail les compagnies de Vichy, de Riom, de Clermont-Ferrand qui, aux alentours du camp d'instruction des chefs, à Randan, à une quinzaine de kilomètres de Vichy, dans un parc magnifique laissé à l'abandon, auprès des ruines du château de Montpensier, incendié il y a une quinzaine d'années, se sont mises au travail, ont défriché, reconstruit des chemins, tracé des pistes, installé un stade.

Les compagnons portent une tenue simple et correcte : chemise, culotte et béret bleus, cravate de couleur. Ils forment une union hiérarchisée dont la vie est soumise à des règles précises, qui seront d'autant plus strictement appliquées, que le chef sera, pour chaque compagnon, un exemple et un guide.

Pour devenir chef compagnon, le candidat doit répondre affirmativement aux demandes suivantes :

Es-tu résolu à te respecter toi-même pour être respecté par tes compagnons ?

Es-tu résolu à faire avec courage et ténacité la tâche que tu entreprends ?

Es-tu résolu à être l'exemple du serviteur loyal et fidèle de la France ?

Et le candidat répond par cet engagement : « Je me mets au service de la France et m'engage à obéir à mon chef pour accomplir l'œuvre des compagnons. »

Le salut des compagnons se fait en levant le bras en avant, le coude plié, l'avant-bras à la verticale.

Tous ces jeunes gens ont adopté comme devise : « Unis pour servir ».

Leur béret est piqué du coq gaulois, le coq du clocher de chaque village de France. A leur tête est le maître compagnon, assisté d'un second maître et d'une maîtrise composée des chefs de service. Ils sont groupés au sein d'un organisme national en « province », « pays », « triade », « compagnies » qui ont chacune à leur tête un chef assisté d'une maîtrise.

Les compagnies comptent cinquante hommes divisés en équipes de dix garçons. Chacune est commandée par un jeune chef d'équipe, prend pour symbole un nom caractéristique du pays. La compagnie a sa maison, son matériel et son budget. Elle est la cellule du mouvement.

* * *

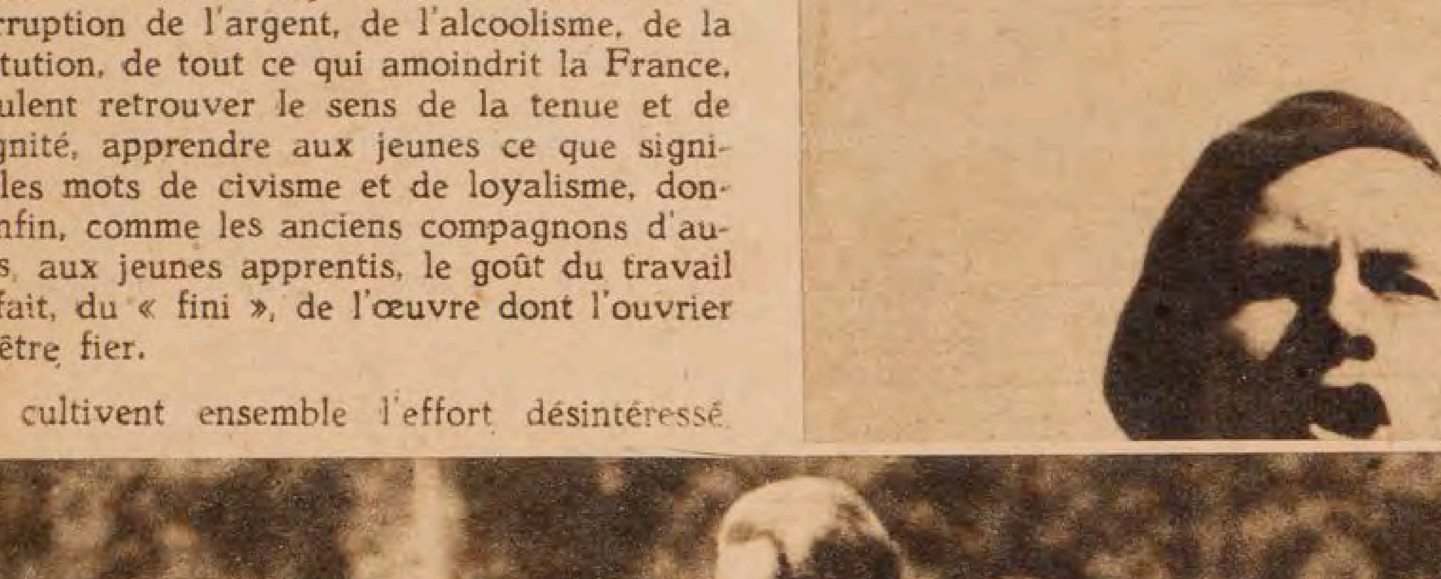
A l'entrée du camp, un tableau donne les instructions pour le programme de la journée, indique la tâche à accomplir. Ici, le travail n'est pas un travail d'amateur ; chaque équipe a sa tâche nettement définie, qu'elle doit accomplir en un certain nombre d'heures, et les compagnons mettent leur fierté à être généralement en avance sur leur horaire.

L'esprit est excellent. Ces jeunes, qui ne forment nullement un groupe paramilitaire, ni un groupe politique, car ils estiment justement que la politique n'a rien à faire avec la jeunesse, respectent toutes les convictions, et le matin, les cultes des différentes confessions ont lieu, tandis que les laïques ont un temps prévu de recueillement et de méditation.

L'enthousiasme et le dynamisme de ces jeunes gens sont magnifiques. « Nous estimons, me disait un des chefs, que la France a une dernière carte à jouer aujourd'hui, celle des jeunes, et c'est pour cela que nous sommes ici. Il ne s'agit pas, en effet, de relever des ruines, mais de construire un ordre nouveau. Assez de récriminations, nous avons eu deux mois pour geindre. Nous, les jeunes, repartons devant nous, nous sommes maintenant responsables de l'avenir. Nous avons tout à réapprendre et, surtout, ce qui constituait le plus pur de notre patrimoine, ces qualités bien françaises qui sont l'initiative, l'à-propos, la décision spontanée. »

La journée commence par la solennelle montée des couleurs. « A moi, compagnons ! » a crié le chef, la main droite sur la hanche. Tous les jeunes hommes ont répondu d'une voix forte : « France ! » Et, au commandement : « Aux couleurs », ils ont enlevé leur béret et regardent fixement le drapeau, qui monte lentement au haut d'un grand mât.

Dans la clairière de Randan, les tentes sont alignées à l'orée de la forêt. Le petit lac perdu dans la verdure a vu tous les compagnons plonger dans ses eaux calmes avant le déjeuner et, de tous côtés, on entend les équipes se rendant au travail en chantant, le torse nu avec seulement une culotte de toile bleue retenue par une ceinture de cuir. Les jeunes, qui croient à l'avenir de la France, se mettent au travail sachant que la plus humble besogne peut être aujourd'hui utile au pays.





Trois compagnons de France. Ils chantent : « Ce n'est qu'un au revoir »...



Le maréchal Pétain au cours d'une visite à un camp de « Compagnons de France ».



Les Compagnons écoutent une allocution du maréchal Pétain. Au mât, le drapeau...

2. VERS LE RETOUR A LA TERRE

Le retour à la terre dont on a parlé avec beaucoup de lyrisme est en train de devenir une vivante réalité.

Le ministère de l'Agriculture a à sa tête un homme qui est un des meilleurs techniciens des problèmes agricoles, M. Pierre Caziot, qui fut lui-même paysan et qui, depuis plus de vingt ans, a écrit sur la question du retour à la terre des volumes et des articles montrant la nécessité de refaire une paysannerie. Dans le régime démagogique dont la France est sortie mutilée, rien ne fut tenté de concret pour éviter l'exode vers les villes et l'abandon des campagnes.

A la fin du mois d'août, une loi a été promulguée pour la mise en culture des terres abandonnées.

M. Caziot a bien voulu la commenter à la presse. « Nourrir le pays et reconstituer ses forces rurales, nous dit-il, telle est la double tâche qu'assume mon ministère. »

Pour aider au retour à la terre et favoriser la remise en culture des terres en friches, pour donner au village paysan le confort qui lui manque, il fallait, tout d'abord, savoir exactement quelles étaient les terres qui devaient être cultivées à nouveau et les exploitations auxquelles il était urgent de rendre à la fois un chef de culture et un cheptel.

La loi du 27 août 1940 prescrit l'inventaire et la mise en culture des terres et exploitations abandonnées. Cet inventaire devra être fait dans le délai de deux mois et concernera toutes les terres abandonnées depuis plus de deux ans. Les maires de toutes les communes de France devront remplir des états qui permettront aux préfets de chaque département, jusqu'au 1er janvier 1942, après avoir mis en demeure leur propriétaire, de concéder pour une période de neuf ans ses exploitations à toute personne de nationalité française offrant les garanties suffisantes.

La superficie des terres cultivables, en France, dépasse 55 millions d'hectares dont 7 millions, soit deux fois la superficie de la Hollande, deux fois la superficie de la Belgique et une fois et demie celle de la Suisse, sont aujourd'hui incultes. Les causes de ces friches sont bien connues : c'est tout d'abord le morcellement excessif des propriétés, le fait que, sous l'ancienne loi, un fils qui travaillait sur la terre de ses parents, qui pouvait avoir donné le meilleur de sa jeunesse à mettre en valeur un domaine, se voyait, à la mort de ces derniers, mis, au point de vue héritage, exactement sur le même pied que ses frères qui pouvaient, depuis longtemps, avoir quitté la campagne pour chercher du travail, soit comme ouvriers à l'usine, soit comme employés ou fonctionnaires de l'Etat. En raison du morcellement de la propriété, il arrivait bien souvent que le lopin de terre ne permettait plus d'en vivre à celui qui était resté fidèlement à cultiver les champs de ses ancêtres.

Certes, si, de 1892 à 1926, 1.700.000 petites et moyennes exploitations rurales ont disparu, et si la population des campagnes, qui représentait, en 1911, 55,8 % de la population totale de la France, n'en représentait plus, en 1936, que 47,6 %, ce n'est pas parce que le paysan avait cessé d'aimer sa terre, mais bien plutôt parce que rien n'avait été fait pour le retenir à la campagne, alors que le gouvernement et le Parlement s'efforcèrent de satisfaire toutes les revendications des ouvriers, des employés et des fonctionnaires.

Si l'on avait donné à l'agriculteur français un peu de bien-être dont on comblait les citadins, la tentation, pour les jeunes, de quitter la terre et de venir vivre à la ville eût été moins forte. Il faut donc former professionnellement de jeunes agriculteurs, et M. Caziot vient de décider la création des apprentis de la terre.

Moyennant indemnité de 900 francs versée par l'Etat, qui ne sera due que pour les engagements souscrits dans les six mois qui viennent, tout cultivateur ou artisan rural devra, désormais, donner une formation professionnelle à de jeunes Français âgés de 12 à 14 ans, qui lui seront confiés. L'apprenti travaillera pendant un an pour son employeur. Des cultivateurs et des artisans devront assurer, en bons pères de famille, l'existence de leurs apprentis et leur verser, dès le sixième mois, une rémunération appréciable. Ils seront obligés de les laisser suivre les enseignements saisonniers qui seront organisés spécialement pour eux.

D'autre part, les organisations de jeunesse seront aptes à constituer des équipes agricoles, qui seront mises par le ministre de la Famille et de la Jeunesse à la disposition du ministre de l'Agriculture.

On voit bien vite tout l'intérêt que présentent les lois qui viennent de paraître au « Journal Officiel ». Ce sont ces jeunes qui, dès maintenant, vont pouvoir apporter à la terre de France les bras qui lui manquaient. Les préfets vont permettre la remise en exploitation des terrains incultes pour lesquels il ne sera versé aucun fermage durant les trois premières années de concession. Les années suivantes, le fermage correspondra à la moitié de la valeur locative des parcelles, en exploitation voisine de même nature.

Pour permettre la remise en valeur des terrains en jachère, 200 millions de crédit sont prévus pour l'année 1940, qui permettront de faire des avances du Trésor aux concessionnaires de parcelles à remettre en culture.

M. Caziot ne se fait pas d'illusion. Ce n'est pas en un jour que l'on pourra débroussailler, labourer et semer les terres aujourd'hui délaissées. Mais les réfugiés agricoles des régions actuellement comprises dans la zone interdite, où nul n'est encore autorisé à rentrer, vont pouvoir se mettre tout de suite au travail.

On ne fabrique pas des paysans en quelques jours, mais la terre n'est pas pressée, et l'on peut prévoir que, avec l'aide de l'Union des Syndicats Agricoles qui groupe dans le pays 1.200.000 familles paysannes réunies en 12.000 syndicats, un mouvement important de retour à la terre va commencer.

Le projet de restauration paysanne comporte de nombreuses mesures. C'est pour préparer ces textes et les dispositions réglementaires et financières, destinés à permettre la multiplication des exploitations paysannes et familiales, qu'un conseil de restauration paysanne vient d'être créé. Il étudiera les moyens de fournir un meilleur équipement aux agriculteurs, de remembrer les territoires morcelés afin d'obtenir du sol français tout ce qu'il peut normalement donner.

En 1936, la loi des 40 heures eut, sur les campagnes, une influence désastreuse. C'est par dizaine de milliers que les ruraux quittèrent leur village pour se rendre en ville, sachant fort bien que les paysans ne pourraient jamais avoir une semaine de labeur aussi réduite. Aujourd'hui, à l'heure où le chômage va en s'accentuant, alors que la France est vidée depuis un an par les réquisitions, coupée en deux tronçons, l'ambition du ministre de l'Agriculture est de substituer à la grande exploitation qui crée un prolétariat terrien, l'exploitation familiale paysanne renforcée par l'organisation syndicale et coopérative : une exploitation pour une famille paysanne, tel est son programme.

Le temps des déclarations verbales d'amour de la terre est passé, le gouvernement Pétain a mis en action un programme destiné à rendre la vie aux campagnes françaises.





Certains éléments inemployés de l'armée française sont actuellement utilisés par le gouvernement Pétain à des travaux champêtres. Ils aident les paysans à rentrer les récoltes, de plus en plus précieuses.

3. LES THEATRES ONT ROUVERT

Le monde du théâtre fut le premier frappé par la guerre, car, à l'ouverture des hostilités, tous les spectacles disparurent. Ce n'est qu'en décembre dernier, alors que les premiers permissionnaires revenaient à l'arrière, que, les uns après les autres, les théâtres ouvrirent à nouveau leurs portes. Des premières somptueuses marquèrent cette période de « drôle de guerre », les cinémas eux-mêmes donnèrent en soirées de gala leurs grands films et la vie artistique semblait avoir repris un cours presque normal lorsque l'offensive allemande de mai vint mettre fin à toute activité théâtrale. Puis, dans la France en deuil, aux deux tiers occupée, il n'était plus question de se divertir et, durant les mois de juin, juillet et août, on peut dire que l'industrie du spectacle fut en chômage complet. Depuis septembre, la reprise est constante. Elle se manifesta du reste plus rapidement et plus largement en territoire occupé qu'en zone libre.

Le vainqueur voulait s'amuser : l'officier et le soldat allemands qui étaient en garnison ou de passage à Paris désiraient passer agréablement leurs soirées et jouir, ce qui est normal, de ce Paris qui exerce sa fascination sur le monde entier. Les music-halls et les cinémas furent les premiers à rouvrir leurs portes. Peu à peu, les théâtres du boulevard, puis les théâtres subventionnés : Comédie-Française, Opéra et Opéra-Comique reprirent leurs représentations avec un programme de circonstances.

Le 27 juillet, à Vichy, une note officielle émanant du ministre-secrétaire d'Etat à l'Instruction publique et aux Beaux-Arts rappelait brusquement à la vie la Comédie-Française : « Le personnel de l'administration de la Comédie-Française, disait-elle, ainsi que les sociétaires et les pensionnaires sont invités à faire connaître le plus tôt possible leur adresse actuelle à la direction des Beaux-Arts à Vichy. » La démobilisation venait de rendre à la vie artistique les jeunes premiers appelés sous les drapeaux : il s'agissait de regrouper les artistes et le personnel de la Maison de Molière dispersés par la déroute aux quatre coins de France.

Les Parisiens, restés dans la capitale, navrés de voir que seules les revues à grands spectacles avec exhibition d'abondantes nudités étaient, dans ces heures graves, offertes au public, souhaitaient voir reprendre le plus tôt possible des spectacles classiques. Les chefs-d'œuvre de Corneille, Molière, Racine, même Marivaux ou Beaumarchais paraissaient devoir apporter à la capitale un renouveau d'activité intellectuelle de bon aloi et donner aux Parisiens, rentrant d'exode, des raisons d'espérer en un avenir meilleur.

A la suite du grave accident de M. Edouard Bourdet, renversé par une automobile, M. Jacques Copeau avait été nommé administrateur intérimaire de la Comédie-Française. Il choisit, pour la reprise dans Paris occupé, l'œuvre la plus célèbre de Corneille : *Le Cid*, mais la représentation se fit par un spectacle coupé, d'une austérité de circonstance. Salle bondée, personnalités officielles françaises, nombreux officiers et sous-officiers des troupes d'occupation. Des applaudissements nourris saluèrent les artistes : une conférence d'Abel Bonnard, de l'Académie française, sur « la valeur de l'homme ordinaire » précéda la lecture de textes choisis par M. Edouard Pilon. Denis d'Ines déclama *L'ouvrage bien fait* de Péguy, mort au champ d'honneur il y a vingt-six ans et qui connaît actuellement une vogue telle que ses ouvrages sont complètement introuvables en zone libre. Puis Maurice Escande, Ledoux, Jean Hervé, Debucourt, Aimé Clariond, Pierre Bertin, Martinelli, Pierre Dux interprétèrent des œuvres des grands maîtres. Cette brillante réouverture avait une distribution exclusivement masculine. Mais mesdemoiselles les sociétaires reprirent bien vite, dans les représentations suivantes avec *Le Misanthrope* ou *Le Cid*, la place qui leur revient.

L'Opéra rouvrit ses portes le premier, le 24 août, dans l'espoir de voir la musique exercer sa mission consolatrice et apporter aux mélomanes atterrés par le désastre un noble réconfort. On y joua *La Damnation de Faust* de Berlioz et, dès lors, trois fois par semaine, l'Académie nationale de musique et de danse donna des représentations très suivies. L'Opéra-Comique reprit aussi son répertoire et donna même une première le 17 octobre : *Nele Doowyn*, conte lyrique de MM. Camille Mauclair et A. Mariotte, interprété par Mmes Bernadette Delprat et Madeleine Sybille et MM. Chastenet, Barat et Boursier.

Le 20 octobre avait lieu l'inauguration de la nouvelle direction de Pierre Aldebert au magnifique Théâtre de Chaillot avec *L'enlèvement au Sérail*. Au Théâtre de la Madeleine, Sacha Guitry a déjà donné une succession de spectacles qui prouve que, si tous les théâtres sont ouverts actuellement, cela ne veut pas dire qu'il y ait du monde partout. Les difficultés de communication sont pour beaucoup dans la désaffection du public qui n'a pas toujours le métro à sa porte et que l'absence de taxis, l'impossibilité d'employer une auto particulière faute d'essence ou d'autorisation, et la tristesse ambiante rendent de plus en plus casanier.

Comme de coutume, Sacha acteur joue Sacha auteur. Un de ses succès fut *Florence*, avec Elvire Popesco et Geneviève Guitry, dont la deuxième partie était le dernier né de Sacha : *Louis XI*, tableau en vers, où Sacha joue naturellement le roi, et où les allusions discrètes à l'actualité sont nombreuses et réjouissent souvent les spectateurs.

Enfin, au Théâtre de l'Œuvre, Paulette Pax, toujours infatigable, a repris avec Jacques Gretillat *La Grande Catherine* de Bernard Shaw et leurs truculentes répliques mettent en joie un public qui ne se lasse pas de l'ironie du doyen des auteurs britanniques, toujours si apte à donner à ses personnages une note satirique parfois assez piquante. M. Armand Salacrou fait reprendre aux Ambassadeurs sa dernière pièce : *Histoire de Rire*, créée avec succès au début de la guerre.

Si je vous annonce que les Ballets russes firent salle comble à Pleyel et que les grands concerts classiques et symphoniques ont retrouvé leur vogue, j'aurai rapidement esquissé la reprise artistique dans Paris occupé.

En zone libre, il faut l'avouer, la vie théâtrale n'a pas retrouvé encore un rythme aussi rapide et cela provient certainement du fait qu'il n'y a, de ce côté de la ligne de démarcation, que des Français encore sous le coup de la catastrophe qui s'abattit sur leur pays et que rares sont ceux qui sentent le besoin de se distraire. Les difficultés économiques sont grandes, le chômage menaçant pour beaucoup, aussi se contente-t-on souvent du cinéma, si l'on a une soirée libre ; d'ailleurs, bien souvent, le choix d'un autre spectacle manque totalement.

A Vichy, la reprise théâtrale est pratiquement nulle. La belle salle du Casino, qui vit se dérouler tant de spectacles de valeur et d'où la radio diffusait à travers le monde les grands galas musicaux des saisons triomphales d'avant-guerre, est restée plongée dans l'obscurité la plus complète. Marseille, en revanche, a ouvert son Opéra qui connaît une vogue nouvelle, avec un programme très éclectique, car il projette des créations à côté de reprises telles que *Griselidis*, *Castor et Pollux*, *La Damnation de Faust*, *Salammbo* et *Le Chemineau*.

A Montpellier, un groupe de comédiens « Les Compagnons d'aujourd'hui » a donné une série de spectacles comprenant : *Seul*, *Le Chevalier de Cannepain*, d'Henri Duvernois, *Gros Chagrin*, de Georges Courteline, et une adaptation scénique de *Sagesse*, de Verlaine, mise en scène de Fainsilber.

A Lyon, le Théâtre des Célestins a rouvert avec Gaby Morlay dans *Le Maître des Forges*, de Georges Ohnet, à qui il aura fallu une révolution et le bouleversement actuel pour sortir de l'ombre d'où il paraissait ne devoir jamais revenir. Et le plus étonnant c'est que ce vieux mélodrame, qui fit pleurer nos aïeuls, a retrouvé un succès qui prouve que, plus l'aspect du monde change, plus le fond reste le même.

Lyon fit aussi bon accueil au spectacle coupé de la troupe des « Comédiens de France », qui parcourt la zone libre dans un vieux car rouge remplaçant le chariot de Thespis et qui compte comme animateurs Claude Dauphin, qui se conduisit très brillamment au front d'où il rapporta la croix de guerre, son frère, Jean Nohain, plus connu de la jeunesse sous son pseudonyme de Jaboune, et la grande artiste qu'est Marguerite Moreno.

Mais la grande première de la France non occupée fut, à Aix-en-Provence, la création de la *Jeanne d'Arc*, de Charles Péguy, qui, magistralement interprétée par les « Comédiens de Provence », déchaîna l'enthousiasme des spectateurs. C'est avec une certaine fierté que l'on assiste à cet accueil si chaleureux du public, qui applaudit « Celle qui s'avançait blanche, droite, le regard au ciel ». Et l'on se reprend à espérer dans l'avenir en songeant qu'en 1902, le poète orléanais écrivait à son ami, le révérend père Louis Baillet :

« Non, je ne pense plus, pour un temps, à faire jouer *Jeanne d'Arc*. L'âge où nous vivons est trop barbare pour que cette œuvre ait un public. »

En 1940, après la défaite, à l'aube de sa résurrection, la France a offert à Péguy un public capable de le comprendre et de l'apprécier.

ROBERT VAUCHER

LA FRANCE ET L'AMERIQUE

Aucun pays au monde, l'Angleterre exceptée, n'a ressenti autant que l'Amérique la défaite de la France en juin dernier.

C'est que, pour l'Américain, la France a toujours représenté un pays où l'héroïsme, la bonne vie, les belles femmes, les principes démocratiques, les arts, les lettres, la mode constituaient un tout impérissable.

La France, pays de Lafayette, la France qui avait fait don de la statue de la Liberté, la France du miracle de la Marne, ne pouvait périr, pensait le Yankee moyen.

Et même lorsque Reynaud, dans un suprême effort, pour éviter l'armistice, prononça, comme un chant de cygne, son dernier discours demandant à l'Amérique d'envoyer à la France des nuées d'avions, on ne crut pas, aux Etats-Unis, à un danger imminent, tellement on était persuadé que la France, par un de ces sursauts, dont elle était coutumière et dont son histoire abonde, se redresserait.

Mais la défaite vint... l'armistice fut signé.

Ce fut une douloureuse stupeur qui déferla sur l'Amérique : la France était vaincue. Paris était occupé ! Les soldats d'Hitler passaient, au pas de l'oie, sous l'Arc de Triomphe. Le drapeau à croix gammée flottait sur la Tour Eiffel.

Les Américains voulurent alors savoir comment cela était arrivé. Les journaux, les magazines publièrent les récits imagés des hommes qui avaient assisté à la débâcle. On demanda plus, on voulut connaître les causes de la défaite. Des associations se formèrent pour venir en aide aux Français.

La radio américaine, organisation puissante, qui fait et défait, plus que la presse, l'opinion publique, mena campagne en faveur de la France.

Le général de Gaulle devint, du jour au lendemain, l'homme en qui des millions d'Américains, pour qui la France était une seconde patrie, placèrent leurs espoirs.

Pour eux, pour l'Amérique entière, la France ne pouvait mourir.

Le premier mouvement de douloureuse surprise passé, l'Amérique s'organisa pour sauver la France.

Le gouvernement du maréchal Pétain devait être encouragé, poussé, non officiellement, mais officieusement à la résistance.

Au lendemain de l'armistice, l'ambassadeur Bullitt, le seul membre du corps diplomatique à se trouver à Paris lors de l'entrée des troupes allemandes, décida de rentrer à Washington afin de tenir le président Roosevelt au courant de la situation.

Bullitt ne devait plus revenir en France.

Le gouvernement de Vichy rappela son ambassadeur et envoya un homme nouveau, M. Henry Haye, le nouvel ambassadeur français, fut reçu plutôt froidement. Ne représentait-il pas un gouvernement qui avait décidé de collaborer avec le régime totalitaire d'Hitler ?

Mais, petit à petit, Henry Haye, lui-même, pris dans l'ambiance d'optimisme qui règne en Amérique sur l'issue de la guerre, envoya des conseils.

Un esprit de résistance commença à se développer en France. Laval dut partir.

A un moment donné, le mois dernier, Henry Haye présenta, câbla plutôt, sa démission. Il trouvait qu'on ne faisait pas suffisamment cas de ses suggestions. La presse américaine révéla les dessous de cette affaire : l'ambassadeur avait reçu l'ordre de présenter à Washington une protestation contre les mesures de sauvegarde prises par le gouvernement de Washington relativement à la Martinique.

Vichy n'insista pas. Henry Haye faisait déjà de la bonne besogne. L'opinion américaine redevenait, après le départ de Laval, favorable à la France, il ne fallait pas l'indisposer. L'ambassadeur de France revint sur sa décision et tout rentra dans l'ordre.

* * *

Entre-temps, le président Roosevelt était à la recherche d'une personnalité de premier plan pour le poste d'ambassadeur à Vichy. Depuis le départ de Bullitt, Washington n'avait plus en France qu'un chargé d'affaires.

Celui qui allait représenter le gouvernement américain devait être une personne capable de ranimer l'énergie du peuple français, de le soustraire à la crise de désespoir qui l'avait saisi à la veille et au lendemain de l'armistice.

Qui de plus indiqué que le général Pershing, l'homme qui commanda les forces américaines, ces forces qui vinrent à l'aide de la France, dans l'autre guerre, et qui contribuèrent à en faire une nation victorieuse ? Mais Pershing est vieux et malade. Ses médecins se refusèrent à le laisser assumer les lourdes charges qu'on lui proposait.

Et le président Roosevelt se tourna vers l'amiral Leahy.

Le nouvel ambassadeur des Etats-Unis auprès du maréchal Pétain est un combattant, un esprit que les Américains appellent « fighter ». Il eut, dans la marine, une carrière brillante et fut chef d'état-major de la flotte du Pacifique. Depuis la fin de la dernière guerre, il ne cesse de prêcher en faveur d'une marine plus forte, se rendant compte que, malgré l'Atlantique et le Pacifique, l'Amérique ne saurait demeurer éloignée de n'importe quel conflit pouvant éclater soit en Europe, soit en Asie. Devant la commission du Congrès chargée de discuter le problème de la défense de l'hémisphère occidental, l'amiral Leahy fit un rapport sensationnel. Il demanda des crédits tels que les représentants du peuple crièrent à l'exagération. Aujourd'hui, le président Roosevelt exige deux ou trois fois plus que les sommes jugées alors nécessaires par l'amiral Leahy et il les obtient...

C'est parce qu'il est « batailleur », qu'il se rend parfaitement compte de ce qu'il faut pour combattre Hitler, qu'il a la ferme conviction que les Démocraties doivent gagner la guerre, que l'amiral Leahy fut envoyé à Vichy.

Et, dès son arrivée dans la capitale provisoire de la France, il n'hésita pas à parler franchement. Aux journalistes américains qui l'interrogeaient, l'ambassadeur dit sa ferme conviction que l'Angleterre, avec l'aide matérielle américaine, sortirait victorieuse du conflit.

Ces paroles qui ne devaient sans doute pas plaire à Hitler effrayèrent les censeurs de Vichy. Elles furent supprimées.

Les journalistes américains s'adressèrent à l'ambassadeur et une démarche discrète fut faite. Non seulement les déclarations de l'amiral furent câblées en Amérique, mais il reçut des assurances qu'à l'avenir aucune censure ne serait exercée sur ce qu'il dirait aux journalistes américains pour le public américain.

* * *

Mais déjà bien avant l'arrivée du nouvel ambassadeur en France, le président Roosevelt, se rendant compte que le centre de la résistance française était l'Afrique du Nord, grâce à son armée intacte, la distance qui la sépare de la métropole, la maîtrise que la flotte anglaise exerce en Méditerranée, avait délégué le chargé d'affaires américain en « mission d'étude » en Algérie, en Tunisie, au Maroc. Officiellement, il s'agissait d'inspecter les nouveaux consulats des Etats-Unis créés dans des villes de l'Empire nord-africain français.

Ce que l'émissaire du président Roosevelt a pu dire au général Weygand, nul ne le sait, à part les quelques intéressés. L'ensemble de la politique américaine, telle qu'elle a été depuis la défaite de la France, permet, cependant, de se faire une idée de ce qu'ont été les « conseils » donnés au « gardien de l'Empire français ».

* * *

D'autres émissaires personnels du président ont visité l'Europe, l'Afrique du Nord. Un d'entre eux, le colonel Donovan, se trouve en ce moment en Egypte.



Quelque part dans la Somme, une borne touchée par un obus allemand rappelle l'amitié de l'Amérique pour la France, amitié que l'autre guerre a définitivement scellée entre les deux nations.

Un autre, M. Harry Hopkins, est en route pour la Grande-Bretagne.

Dans ces conditions, on ne peut dire que le président américain soit mal renseigné sur ce qui se passe de par le monde.

En Amérique même, en Extrême-Orient aussi, le gouvernement américain a protégé les intérêts de la France.

Si le Japon n'a pas pris possession de l'Indochine, c'est qu'il a — qu'il a toujours eu — la crainte des réactions de Washington.

L'Amérique est lente à s'émouvoir. Son opinion publique ne réalise pas, du premier coup, la portée des événements ; mais une fois qu'il est réveillé, qu'il est ému, ce peuple jeune et fort fait les choses en grand, dans la paix comme dans la guerre.

Le Japon s'est par conséquent contenté de quelques concessions d'ordre militaire et économique et a lancé le Siam (le Thailand, comme on l'appelle) contre l'Indochine.

Pour le continent américain, la doctrine Monroë fut immédiatement appliquée aux possessions françaises. Les Etats-Unis se refusaient à tolérer le moindre changement du *statu quo*.

Mieux encore : des négociations sont menées pour obtenir des bases dans les Antilles françaises, en vue de mieux organiser la défense de l'hémisphère occidental. Ces bases, Vichy, tenu par les termes de l'armistice, ne peut les accorder, mais il est possible qu'on finisse par trouver une solution...

Enfin, ordonnant l'embargo sur les crédits français se trouvant aux Etats-Unis, en les « gelant », suivant la formule à la mode, l'Amérique les a soustraits à l'appétit d'Hitler.

Et l'Histoire parlera sans doute un jour des services que les Etats-Unis ont rendus et rendent encore à la France momentanément vaincue.

RECIT d'un SOLDAT

M. Georges Dumani vient de publier aux Editions du Caire sous le titre de « La Paix du Soir » un livre plein de couleur et de vie dont nous avons extrait les lignes suivantes qu'il nous a paru intéressant de mettre sous les yeux de nos lecteurs, en attendant de donner un compte-rendu de l'ouvrage lui-même. Le passage que nous publions est un récit d'un soldat de cette guerre.

8 août.

La pluie, depuis deux jours, rythme notre peine. Elle frappe aux vitres, et Villefranche, à demi engourdie, s'enfonce dans un liquide gris, sous un ciel pesant. Les arbres pleurent intarissablement comme de pauvres visages ravagés.

C'est dimanche, et ce n'est même pas une halte dans nos souffrances. Ah ! les beaux dimanches de la paix ! Où sont-ils, où sommes-nous ? L'âme s'étirait, le cœur bâillait. Nous goûtions l'incomparable repos. Ce temps est fini et nous ne savions pas de quelle richesse nous disposions. En nous, autour de nous, dans tous les cœurs une tristesse lourde, un sombre désespoir élèvent un mur devant l'avenir.

Aujourd'hui, nous voudrions l'amitié du silence. Paroles, récriminations, polémiques ? Un bruit vide, un surcroît de peine. Nous sommes des Français qui avons beaucoup à nous pardonner les uns aux autres. Que l'étranger nous laisse à nos misères et qu'il nous fasse grâce de sa pitié. Si nous n'avons pas le courage d'accepter notre souffrance, nous sommes un peuple perdu. Est-ce que la France se perd ? Notre pays a des réserves ignorées de lui-même. Le suprême durcissement auquel nous devons nous prêter nous retrempera l'âme. On s'élève mieux dans la douleur que dans la joie, et le caractère se fortifie par l'effort ardent.

Pour le moment, nous sommes encore étourdis par la défaite et nous ne savons pas quel chef nous devons suivre. Le gouvernement qui a signé l'armistice, beaucoup le jugent avec sévérité, et les hommes qui sont à Londres et qui s'élèvent avec violence contre l'abdication ont de nombreux partisans. La France se divise, non cette fois par goût de la querelle politique, mais parce que nous sommes tiraillés entre le sentiment et la raison. Je vois bien ce qui nous trouble. Les grands soldats responsables de l'armistice, Pétain et Weygand, nous les admirions comme de pures gloires nationales. Ils étaient pour nous les saints de la Patrie et nous n'acceptons pas facilement qu'ils se trompent. Nous n'envisageons pas encore toutes les conséquences de l'abdication, mais déjà nous sentons notre humiliation et tout ce que nous avons perdu : nous avons l'effroi de devenir un pays subalterne. Tout s'enchaîne : c'est avec la liberté que la France a fait sa grandeur et qu'elle a pu dominer le monde de l'esprit. Cette liberté perdue, comment pourrait-elle vivre ? On ne renonce pas à sa mission quand cette mission est une raison d'être. La France n'est pas une nation comme les autres. Ses frontières morales étaient ouvertes à tous, et on prétend les lui fermer !



Quelque part sur le front, des soldats français guettent l'ennemi... C'était l'an dernier...

Qu'est-il advenu ? Les hommes les meilleurs qui étaient notre fierté nous ont livrés au malheur. Pourtant, j'hésite avant de juger. L'homme a faim de justice, mais la justice des hommes est imparfaite. Comment peut-on juger son prochain, ou seulement ses idées ? Une question, un fait lui-même supposent, au de à, tant de choses que pour se prononcer il faudrait le don de double vue. L'intelligence nous aide à saisir des aspects, jamais une vérité complète, et encore moins les intentions. La justice d'un Dieu pour qui rien n'est caché est plus indulgente que la nôtre et refuse d'être un mode de vengeance.

Aujourd'hui, le sentiment est plus fort que la raison, il est la raison même puisqu'il n'accepte pas l'expédient de l'armistice. Les vieux chefs de l'autre guerre, ces anciens héros ont été dépassés par les tragiques circonstances et leur imagination diminuée ne peut plus les réchauffer. La haine du politicien a créé une sorte de phobie, et l'armistice apparaît à la fois comme un renoncement à l'honneur et un prétexte pour de misérables représailles intérieures.

Nous sommes nombreux à penser que l'inconsciente trahison remonte loin dans le passé des vingt dernières années. Nous y avons tous aidé en acceptant des gouvernements de partis qui croyaient servir la France quand ils servaient de vaines et parfois de coupables idéologies, le plus souvent des intérêts douteux. D'un bord à l'autre, personne ne pensait juste, et Dieu était oublié. A droite comme à gauche, la politique n'était plus qu'un jeu de rivalités et tous les Français, hélas ! collaboraient, amusés ou indifférents, en servant eux-mêmes d'enjeu, à une bataille hypocrite. Que les hommes qui nous gouvernent maintenant en veuillent à ceux qui nous ont amenés à la défaite, c'est naturel. Est-ce le moment de faire les comptes et les Français vont-ils se disputer entre eux, sous l'œil satisfait de l'ennemi ? L'Allemand saura tirer de cet armistice, contre une France désarmée, tous les avantages et ajouter à notre misère et à notre honte. Le peuple et le Français moyen, placés en face des prochaines réalités, comprendront que le désastre militaire sera vite dépassé par la catastrophe morale et qu'une nation ne mérite pas de vivre si elle s'abandonne.

Le Père Favier, blotti dans son fauteuil, mesure d'une voix essoufflée l'étendue de notre malheur.

— Masculier, l'armistice est inexcusable. Nos armées étaient battues, non défaites. Qu'avons-nous sauvé ? Rien. Nous avons tout perdu. Des hommes jeunes au pouvoir, entourés de conseillers loyaux, auraient passé les mers et dans quelque coin de notre Empire auraient continué la lutte. Nous n'aurions pas assisté au spectacle de deux Frances opposées. Comment pourrions-nous pactiser avec ceux qui espèrent la victoire allemande ? La capitulation belge a soulevé notre colère ; n'était-elle pas moins honteuse que la nôtre, qui fut décidée par des passions politiques plus que par les raisons militaires ? Il est navrant de penser que d'autres ont pris notre place. Et ces autres sont ceux avec qui nous nous étions engagés, qui avaient notre parole et de qui nous ne devions jamais nous séparer. Le peuple anglais, quel exemple humiliant il nous donne de sa virilité et de son courage ! Il ne se plaint pas de la défection de ses alliés et continue à lutter seul, pour lui et pour nous. Que du moins les Français qui ont rejoint l'Angleterre sauvent notre honneur et donnent des Français, prisonniers chez eux, une image juste. La vraie France agissante s'est réfugiée là ; et le pacte d'amitié, ils l'ont rescellé. Ici, nous sommes impuissants. Seuls nos remords entretiennent une flamme silencieuse. Nous subissons des maîtres qui n'ont pas notre cœur, et ceux-ci subissent le maître germain implacable et cruel.

Il se tut. Son visage creusé par la maladie, son regard brûlant de fièvre, ses mains tremblantes exprimaient le désespoir. Il ajouta :

— Non, je n'accepte pas, et aucun catholique ne peut accepter d'adhérer à la politique chrétienne d'un gouvernement où des hommes, qui combattirent le catholicisme, sont les inspirateurs de généraux naïfs, camouflés en chefs politiques. L'humilité chrétienne est une vertu qu'ils sont les derniers à pouvoir recommander.

La France, le peuple de France, ces hommes, ces femmes, gravissent un dur calvaire. Nous sommes sous le coup d'une stupeur sans nom. Le désastre, comme un vent de tempête, courbe nos fronts, serre nos âmes dans un étau écrasant. Cela est arrivé si soudainement que nous ne comprenons pas, et nos réactions sont encore confuses. Il y a un mois que la France a déposé les armes et elle ne parvient pas à se ressaisir. Des visages attristés, des voix où traînent des larmes, des êtres abattus et qui font le geste de vivre quand la vie s'est retirée d'eux, voilà ce que je vois autour de moi. Est-ce vivre que de vivre vaincus quand on pouvait résister, quand tout nous interdisait de nous abandonner à la volonté de l'odieux vainqueur ? La grande France, chêne glorieux dont la cime affrontait le ciel, est à terre et son agonie est faite de nos mille agonies. Dans ses branches où tant de voix gracieuses ou puissantes modulaient les fastes de notre histoire, c'est le silence de la mort, l'accablement de la honte et la solitude. Nous sommes au seuil d'une porte qui s'ouvre sur l'inconnu, figés, cherchant d'où nous viendra un secours, un signe d'espérance.

GEORGES DUMANI

ECONOMIE ET FINANCE

LES ECHANGES FRANCO-EGYPTIENS

L'Egypte et la France ont été depuis plusieurs siècles rattachées par de nombreux liens : idéologiques, culturels, économiques, commerciaux. L'histoire de l'Egypte moderne, depuis Mohamed Aly le Grand, contient de belles pages sur l'œuvre accomplie dans la vallée du Nil par des Français.

Mais c'est particulièrement du domaine économique que nous allons nous occuper dans cette chronique.

Les capitaux français engagés en Egypte — et qui s'y trouvent encore malgré la guerre — n'ont jamais été estimés d'une façon précise, car nul ne peut savoir les sommes investies par les capitalistes français dans le canal de Suez, par exemple. Les capitaux du Crédit Foncier sont en grande partie français ; il en est de même de ceux de la Land Bank.

Depuis l'autre guerre, les valeurs égyptiennes ont constitué pour le franc français, sujet à des fluctuations sans nombre, des valeurs-refuge. Et l'on estime aujourd'hui que les coupons dus aux porteurs français et qui n'ont pu leur être payés du fait de la prohibition de l'exportation de capitaux dépassent un quart de millions de livres.

Jusqu'à l'armistice entre la France et l'Allemagne, les relations commerciales entre l'Egypte et la France ne cessaient d'augmenter. Au cours de l'année 1939, les achats de coton et autres produits égyptiens n'ont été dépassés que par ceux de la Grande-Bretagne. Il n'est donc pas étonnant que lorsque la défaite vint, d'importantes sommes fussent dues par des importateurs français aux négociants égyptiens.

Comme on le sait, le règlement de ces créances égyptiennes fait l'objet de négociations diplomatiques et d'entretiens entre le ministre des Finances et le ministre de France au Caire.

Les exportations égyptiennes en France ont toujours été très importantes, et depuis plusieurs années la balance commerciale entre les deux pays était nettement favorable à l'Egypte. Qu'on en juge :

	Exportations L.E.	*Importations* L.E.
1931	3.574.000	3.098.000
1932	2.803.000	1.971.000
1933	3.512.000	1.897.000
1934	3.007.000	1.626.000
1935	3.777.000	1.694.000
1936	3.298.000	1.650.000
1937	4.245.000	1.701.000
1938	2.400.000	1.956.000
1939	3.582.000	1.990.000

La France fabriquant surtout des marchandises de bonne qualité, ses achats de coton égyptien devaient nécessairement être importants.

En voici les chiffres :

	Cantars
1935	1.147.000
1936	992.000
1937	1.230.000
1938	818.000
1939	1.209.000

En outre, la France achetait à l'Egypte, dans des proportions naturellement moindres, d'autres produits agricoles : de la graine de coton, des oignons, etc.

Ce sont surtout les articles de luxe que nous importions de France : articles de mode, parfumeries, soieries et cotonnades fines, et aussi des produits métallurgiques et électriques, des autos et des camions, sans compter les produits alimentaires : fromages, vins.

Ces dernières années, par suite de la différence dans les prix des produits français et de ceux de certains autres pays, comme l'Italie par exemple, les importations de marchandises françaises allaient en diminuant, alors que la France maintenait le chiffre de ses achats en Egypte, son industrie ayant besoin de notre coton.

Néanmoins, des négociations avaient été entamées en vue d'une amélioration de la balance commerciale française par rapport à l'Egypte lorsque l'armistice qui suivit la défaite de la France vint tout arrêter.

L'ECONOMIE FRANÇAISE

Quelle est la situation financière et économique de la France, à l'heure actuelle ?

L'armée d'occupation allemande absorbe, sans aucun doute, une grande partie des fonds dont dispose le Trésor public. Car l'entretien de cette immense armée est aux frais de la France vaincue. On estime d'ailleurs à près de 80 milliards de francs (environ 400 millions de livres) le coût annuel de l'entretien de cette formidable armée d'occupation.

En second lieu, par suite de la guerre, des réquisitions, de l'arrêt des affaires, des réfugiés, de l'occupation, des destructions causées par les bombardements aériens, la majeure partie de l'industrie est arrêtée. Pour les mêmes raisons le rendement agricole a sensiblement baissé.

D'un autre côté, les marchandises accumulées en France prennent le chemin de l'Allemagne par suite de l'accord qui fixe à 20 francs le Reichmark.

Avant la guerre, le mark allemand n'avait qu'une valeur fictive sur le marché international. Le gouvernement de Berlin lui donnait une valeur forcée or, mais elle n'avait cours qu'en Allemagne ou en règlement de marchandises allemandes. Le franc, par contre, avait une valeur internationale fixe. En admettant que le taux d'avant-guerre fût exact, le mark aurait dû valoir 14 francs. En l'imposant sur la base de 20 francs, à la France vaincue, le vainqueur simplement s'appropriait presque sans bourse délier, mais légalement, les activités françaises.

Enfin, l'industrie française est obligée de travailler pour l'Allemagne, faute de clients étrangers. De sorte que Reich non seulement s'approprie les marchandises accumulées, mais aussi la production industrielle et agricole.

D'autre part, le chômage augmente constamment. A tel point qu'imitant l'Amérique, Vichy veut pratiquer la politique des grands travaux pour lutter contre le désœuvrement forcé.

Ainsi, récemment, Radio-Lyon annonçait : « La catastrophe qui s'est abattue sur la France et la grande misère qui en résulte font au gouvernement le devoir d'abandonner les vieilles méthodes. Un triple rôle s'impose donc au gouvernement : stimuler les industries privées, soutenir les efforts individuels et les diriger dans l'intérêt de la nation. Dans l'ordre pratique, cela signifie un vaste programme de travaux publics. C'est, au demeurant, ce qu'a compris le gouvernement, puisque, sous forme de décrets, il a pris l'initiative qui comporte l'octroi d'un crédit de 25 milliards de francs pour des travaux d'utilité publique. »

La politique des grands travaux n'est certes pas nouvelle, mais elle a cet inconvénient, dans un pays qui, comme la France, n'exporte en ce moment presque rien, de conduire vers l'inflation.

Normalement, pourtant, la France est un des pays les plus riches d'Europe. Sa production agricole non seulement lui permet de se passer dans une grande mesure des produits importés de l'étranger, mais elle lui assure des revenus stables par l'exportation du surplus de vin, des produits laitiers, de fruits et même de céréales. Son industrie variée et ses produits de bonne qualité lui assurent des rentrées importantes. Elle tire des profits considérables du tourisme et ses capitaux importants investis à l'étranger lui procurent des fonds immenses. A la veille de la guerre, les investissements français à l'étranger étaient de l'ordre de 500 milliards de francs.

Malgré les erreurs de ses dirigeants, malgré la dévaluation de sa monnaie, la France s'enrichissait.

Si elle a tout perdu aujourd'hui, si ses dépenses sont en train de drainer le patrimoine de plusieurs décades, rien ne l'empêche, une fois la stabilité revenue, de reprendre le chemin de la prospérité, car aucun des facteurs qui ont fait la richesse de la France n'a disparu complètement.

Abordons, pour terminer ce bref aperçu, le problème monétaire. Que vaut le franc ?

Au moment où la France était encore en guerre, sa monnaie soutenue par la devise britannique avait une valeur stable de 178 francs pour une livre sterling.

Depuis l'armistice, la monnaie française a suivi l'allemande et l'italienne sur la liste des devises non cotées sur les marchées internationaux, c'est-à-dire des devises n'ayant pas une valeur propre.

Au moment de l'exode des populations civiles françaises, on cotait à Lisbonne la livre à 500 ou 600 francs. Par la suite, elle baissa à 400 francs et c'est la valeur qu'on lui donne dans les « bourses noires » où se traitent encore des opérations de change.

Le gouvernement français naturellement impose encore le cours de 178 francs, mais il est seul à l'appliquer.

A Beyrouth, par exemple, on peut échanger une livre égyptienne contre 13 syriennes, ce qui donne au sterling le cours de 260 francs.

L'or de la Banque de France a été mis en sécurité, avant l'invasion allemande, soit en Angleterre, soit en Amérique. Mais cet or ne peut être ramené en France, même si le gouvernement de Vichy le veut, tant les Etats-Unis que l'Angleterre ayant imposé l'embargo sur ce métal dont l'Allemagne tirerait profit, s'il était entre des mains françaises.

En résumé, la situation économique de la France est fort éprouvée ; mais la France demeure riche : ses facultés de production dans tous les domaines sont entières, ses richesses naturelles toujours là, son industrie peut être réorganisée. Elle redeviendra sans doute ce qu'elle était le jour où elle pourra, enfin, se débarrasser du conquérant germain.

LETTRE DE HOLLYWOOD

PORTRAITS DE STARS

(De notre correspondant particulier)

Je suis certain que vous savez beaucoup de choses sur les goûts, les préférences et le genre de vie des vedettes américaines. On a déjà dû vous en parler souvent. Mais vous êtes-vous demandé ce qu'il y avait de vrai dans tout cela ? Est-ce qu'il ne vous est jamais venu à l'esprit de vous demander si tel désir ou telle action accomplie par une personnalité du monde cinématographique n'était pas, au fond, un simple truc publicitaire destiné à rehausser sa côte ou à la mettre en vedette ?

J'ai voulu connaître les vrais goûts et les manies des gloires de l'écran. Pour cela, je n'ai pas été trouver l'intéressée. J'avais trop peur qu'il ou qu'elle ne me dise des choses inexactes. J'ai préféré m'adresser au personnel, ayant déjà servi chez les stars qui m'intéressaient. En effet, qui mieux que les domestiques connaissent leurs patrons ? A la maison, n'importe qui oublie la publicité et reprend sa vraie personnalité...

Voici donc ce que sont les vedettes, lorsque le public, les photographes et les agents de publicité ne sont pas dans les environs :

CHARLES BOYER



Sur l'écran, il a du charme. Dans la vie réelle, il en a moins. Mais il est cependant un excellent mari. Il est âgé de 41 ans, mesure 1 mètre 60 et pèse 65 kilos. Il tient le budget de sa maison et paye les factures. C'est également lui qui engage ou renvoie le personnel. Il n'admet pas que sa femme Pat Patterson s'achète une robe ou un chapeau s'il est absent. Il l'accompagne toujours dans ses courses et c'est lui qui choisit ses toilettes. Il adore jouer aux cartes, mais quitte la table de jeu dès qu'une femme s'y installe.

Il est extrêmement compliqué et difficile pour tout ce qui touche à la nourriture. Il mange souvent et abondamment. Il se rase lui-même et ne jette une lame de rasoir que si elle est vraiment ébréchée. Il se fait couper les cheveux chaque vendredi par un coiffeur qui vient à domicile.

Il déteste porter un gilet et, hors des studios, se promène toujours sans faux-col.

Ses costumes sont presque toujours bleus ou gris, mais il aime par contre avoir des souliers de toutes les couleurs. Il en a même qui sont bleu-ciel et tous ont des bouts très pointus.

Il fume des cigarettes du matin au soir. C'est la première chose qu'il fait en se réveillant et, avant de s'endormir, il ne manque pas l'occasion de fumer encore une dernière fois.

Il ne boit que du champagne et possède une cave aussi bien fournie que celle d'un grand hôtel. Son salon est séparé de sa salle à manger par une large porte vitrée qui peut être enlevée lors d'une réception. Il a également une chambre de sport qui a un toit amovible.

Quand il est fatigué, il joue au violon qu'il manie aussi bien qu'un professionnel. Ses morceaux favoris sont ceux de Chopin et particulièrement son Nocturne. Il a un caractère assez normal. Mais s'il lui arrive de s'énerver, il n'hésite pas à lancer n'importe ce qui lui tombe sous la main sur la tête de son interlocuteur. Pourtant, malgré cela, Pat Patterson continue à dire de lui qu'il est un mari idéal et qu'elle vit heureuse à ses côtés...

VIVIEN LEIGH



Elle ne peut dormir que dans des lits très moelleux dont la boiserie représente des Cupidons. Elle est extrêmement sentimentale et pleure en lisant des livres d'amour. Elle conserve des fleurs, lorsqu'elles lui ont été données par des personnes qui lui sont chères. Ainsi, par exemple, elle conserve précieusement quelques-unes des roses blanches que Bette Davis lui envoya le jour où l' « Academy Award » lui fut accordée pour sa performance de Scarlett dans « Gone with the Wind ».

Quoique possédant des tiroirs remplis de douzaines de pyjamas, elle s'arrange quand même à ne porter que des chemises de nuit. Mais elle déclare que celles-ci sont très inconfortables.

Elle dort sur un coussin ayant trente centimètres de côté.

Elle se maquille à peine. Ses cheveux ondulent naturellement et elle n'a jamais recours aux bons soins d'un coiffeur. Elle se démaquille à l'eau et au savon et n'emploie que du rouge à lèvres comme maquillage.

Ses yeux sont ce qu'elle a de mieux sur le visage. Ils sont d'un gris-bleu très particulier. Quand elle rit ou qu'elle regarde quelqu'un qu'elle aime, ils deviennent presque bleus. Elle mesure 1 mètre 57, mais paraît beaucoup plus haute, car elle est très maigre.

Lorsqu'elle se met en robe de bal, elle porte toujours des larges colliers qui cachent ses salières trop proéminentes.

Elle est très gourmande et se promène toujours avec des chocolats dans son sac. Son plat favori est du foie de poulet enroulé dans du bacon et elle ne mange aucune autre partie du poulet.

Elle a horreur des salades vertes, et vous lui offririez une fortune qu'elle refuserait de manger une laitue.

Elle adore tricoter et arrive à finir un pull-over en quatre jours. Tout ce qu'elle exécute va aux soldats anglais.

Elle a un très mauvais caractère et s'enferme parfois durant des heures pour bouder.

Elle pleure en voyant un chat ou un chien souffrir, mais vous pourriez fusiller une personne qui ne lui plaît pas qu'elle aurait les yeux secs.

Elle est très rude avec son personnel et ses domestiques la quittent tous régulièrement après quelques semaines passées dans sa maison.

Elle raffole des « ice cream soda » et en consomme quotidiennement plus de dix. Elle n'aime pas le champagne et encore moins la bière ou le whisky.

Elle n'hésite pas à battre son habilleuse, quitte, lorsque sa colère est passée, à lui faire cadeau de 100 dollars.

Elle ne jure que par Laurence Olivier, son grand amour, et pourtant elle s'arrange parfois à ne pas le voir pendant des semaines « pour l'ennuyer ou le punir. »

JAMES STEWART



Il rougit chaque fois qu'on le présente à quelqu'un et balbutie des mots sans suite. Il ne devient lui-même que lorsqu'il a vu une personne trois ou quatre fois.

Il est entiché de Shakespeare, mais cela ne l'empêche pas de lire deux romans policiers par semaine.

Il déteste être réveillé le matin et insulte régulièrement son valet qui est chargé de cette déplaisante besogne. Il a essayé de se réveiller à l'aide d'un réveil-matin. Mais comme il en cassait un chaque jour, il a renoncé à cette fantaisie trop coûteuse.

S'il invite du monde à dîner chez lui, il est plus nerveux que le personnel et ne cesse de demander si tout ira bien. Il descend plusieurs fois à l'office pour voir si rien ne manque.

Il envoie toujours des orchidées aux femmes avec qui il sort. Pourtant il est assez économe d'habitude et ne va jamais plus d'une fois par semaine dans les boîtes de nuit. Il dépose son argent à la banque ou bien fait des placements sûrs que lui conseille son avocat qui l'a vu naître.

Il ne fume que la pipe et a horreur des cigares. Rien que de sentir leur odeur le rend malade.

Il aime la bière mélangée de soda et ne dédaigne pas une coupe de champagne. Chez lui, à table, il n'y a que des jus d'orange.

Il se parfume à la lavande et n'aime que les mouchoirs vert clair. Il a toujours du vert dans ses costumes, ses cravates et ses chaussettes.

Tous ses chapeaux sont marrons et se garnissent d'une petite plume de faisan. Il porte le cylindre à contre-cœur et seulement lorsqu'il lui est impossible d'en faire autrement.

Il s'amuse à trouver des surnoms à tout le monde, même à ses domestiques. Il a un vocabulaire assez... gaillard et ne se gêne pas pour insulter ou pester, même s'il y a des dames dans la chambre.

Ses meilleurs amis sont Basil Rathbone et Douglas Fairbanks junior. Il antipathise Cesar Romero et Johnny Weissmuller qu'il trouve tous deux trop beaux.

Il a une grande armoire remplie de disques de « swing » et il s'amuse parfois à danser tout seul. Occasionnellement, il lui arrive même d'inviter une femme de chambre à danser avec lui...

ADRIAN ISBELLS

EN QUELQUES LIGNES

Hedy Lamarr et son mari Gene Markey — que l'on disait brouillés — continuent à filer le parfait amour. Le grand producer a offert à sa jeune femme trois bassets adorables qui ont été appelés Buck, Duke et Skippy. Hedy, qui a une passion pour les chiens, les promène partout avec elle. Ils sont toujours dans un coin du plateau lorsqu'elle tourne.

* * *

Laraine Day a lancé une mode nouvelle : celle des lunettes dont les montures sont en cellophane multicolore. La jeune vedette portait récemment, à un match de tennis, une robe bayadère et ses lunettes étaient assorties à sa toilette. C'est, avouera-t-on, pousser un peu loin le souci de l'harmonie...

* * *

Les cheveux courts sont de plus en plus à la mode. Norma Shearer a été la première à sacrifier sa chevelure pour les besoins de son film « Women ». Depuis, son exemple a été suivi par des centaines de femmes et la coiffure « Norma » trouve chaque jour de nouvelles adeptes.

* * *

Loretta Young prend actuellement des leçons de chant. Ses directeurs ont en effet constaté qu'elle a une voix profonde et harmonieuse et ont décidé de la faire chanter dans son prochain film.

* * *

Bette Davis est, une fois de plus, furieuse. Et il y a de quoi ! Figurez-vous que sa rivale Ann Sheridan, qui lui avait déjà pris le cœur de son mari George Brent, a de plus réussi à lui enlever son chauffeur nègre « Bill » auquel Bette tenait beaucoup.

* * *

Marlène Dietrich, qui n'avait plus rien tourné depuis « Destry rides again », va paraître bientôt dans un film où elle aura Robert Young et James Stewart comme partenaires.

* * *

Vilma Banky, grande vedette du muet, qui avait connu une gloire inégalée aux côtés de Rudolph Valentino, va revenir à l'écran. Elle tiendra des rôles de mère ou de dame âgée puisqu'elle a déjà dépassé la quarantaine.

* * *

Hollywood est entré en pourparlers avec Sacha Guitry pour l'achat des droits d'adaptation de son fameux « Ils étaient neuf célibataires ». Sacha a, jusqu'ici, réservé sa réponse, car il ne voit pas très bien comment ses mots d'esprit, si amusants en français, pourraient être traduits en anglais.

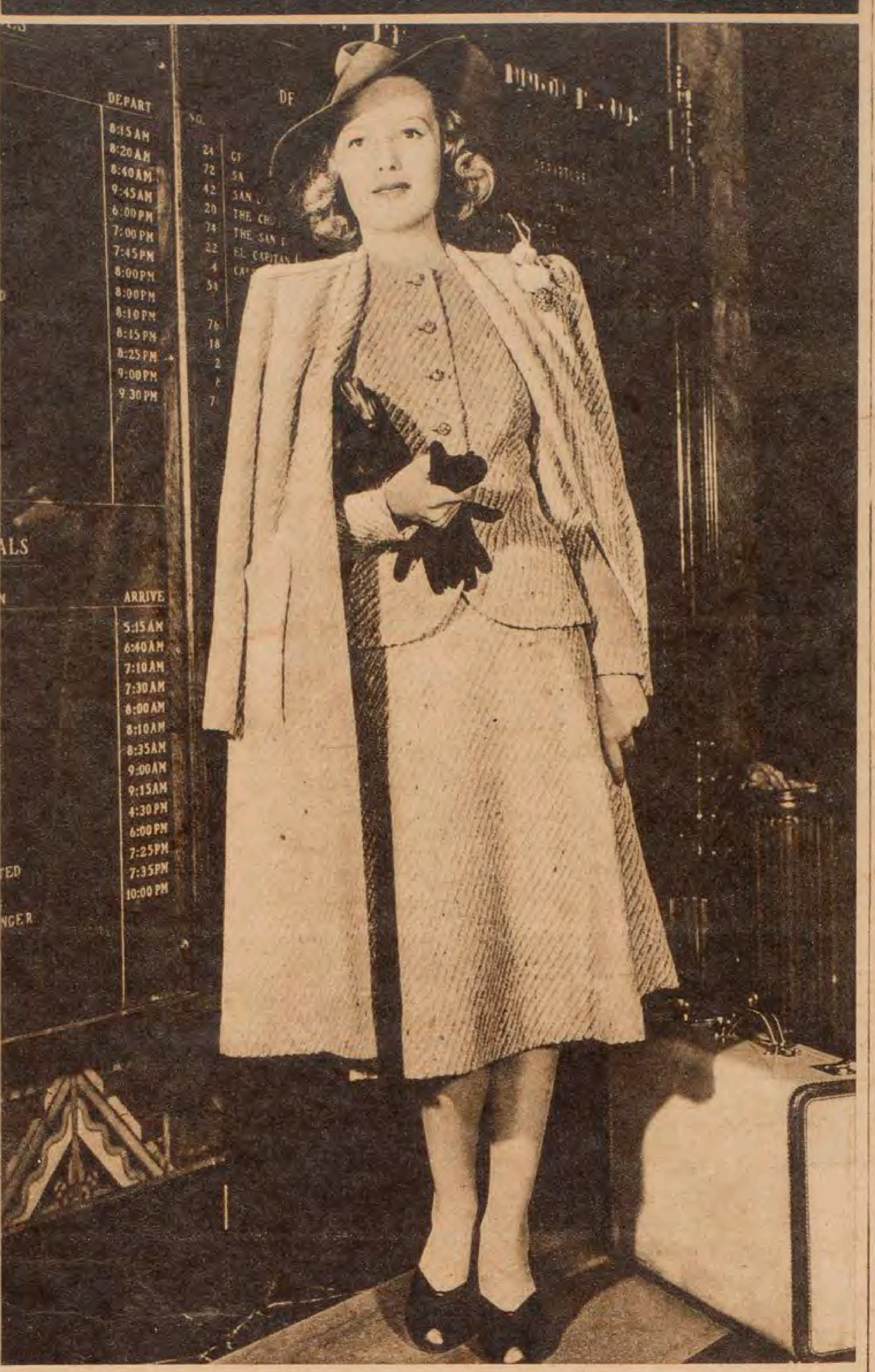
AU THEATRE ROYAL DE L'OPERA

La compagnie théâtrale de Georges Abiad donne, au Théâtre Royal de l'Opéra, une série de représentations de pièces françaises. Au répertoire sont inscrites : « Louis XI », « Servir », « Les Précieuses Ridicules », « Le Tartuffe », « Le Père Lebonnard », « Œdipe-Roi », « Denise ». Cette série de représentations a débuté hier par un gala au cours duquel « Louis XI » a été joué. La même pièce est donnée aujourd'hui à cinq heures.

Le grand artiste qu'est Georges Abiad a, pour ces représentations, réuni autour de lui des éléments de valeur, auxquels il a su insuffler sa foi dans le théâtre. Nul n'a oublié d'ailleurs la puissante interprétation de ce rôle où le public d'Egypte a déjà eu l'occasion d'applaudir Georges Abiad. Avec de tels antécédents, on ne peut s'attendre qu'à une réussite.

Billets en vente aux guichets du Théâtre Royal de l'Opéra.

LA FEMME MODERNE



Voici un ravissant ensemble à trois pièces de tweed rose porté par Rita Johnson, la vedette bien connue de Hollywood. Conçu pour les voyages, il se porte avec des gants, un sac et des souliers noirs.

L'EXEMPLE DES FRANÇAISES

Il y a des gens que le malheur abat, qui se laissent dépasser par les grandes et les petites complications de l'existence. Il en est d'autres qui, chaque fois que le destin semble répondre « non » à leurs aspirations, à leurs désirs, à leurs besoins, se cabrent comme un cheval de race qui reçoit un coup de cravache et prennent un tel élan qu'ils sautent facilement l'obstacle dressé devant eux.

Les femmes françaises appartiennent à cette dernière catégorie et elles viennent d'en donner la preuve au monde. On les savait élégantes, instruites, spirituelles, mais on ignorait leur esprit pratique et surtout leur force et leur endurance devant le malheur.

Pour elles, tout est difficile en ce moment. Pour réaliser la chose la plus simple, il leur faut cent fois plus d'initiative, d'énergie et de persévérance que par le passé. Croyez-vous qu'elles se soient laissées abattre par les circonstances ? Non. Elles se sont tout au contraire mises de suite au travail et ont prouvé, une fois de plus, que l'on peut beaucoup obtenir d'un rien et que, surtout, le mot «impossible » n'est pas français. Elles ont trouvé moyen d'employer la plus humble plante pour un but utile. Plus rien ne se perd actuellement en France. Un grand esprit d'économie règne dans le pays. Le beurre et le lait y sont rares, le savon aussi. On ne saura jamais à quel point ces trois choses sont indispensables à une ménagère, et pourtant... Pourtant, les Françaises font actuellement du beurre avec des graisses et elles savonnent... sans savon.

J'ai relevé pour vous dans les journaux que le dernier courrier nous a apportés de France quelques recettes intéressantes qui vous serviront beaucoup et vous aideront à économiser de l'argent.

POUR REMPLACER LE BEURRE

Quand il s'agit de fritures, parez et coupez en petits morceaux un même poids de graisse de bœuf et de graisse de porc. Mettez-les dans une cocotte de fonte, ajoutez deux verres d'eau par kilo de graisse. Quand les graisses sont bien fondues (feu très doux), passez-les au tamis et versez-les dans des petits pots de grès. Employez une très petite quantité de ce beurre pour vos fritures.

Quand il s'agit de potages ou de viandes, hachez les graisses suivantes, après les avoir débarrassées de leur peau : 1/2 de graisse de rognons de veau ; 1/2 de graisse de rognons de bœuf. Faites fondre sur un feu très doux. Passez ce mélange de graisses au tamis et remettez sur le feu en ajoutant et, en fouettant constamment un litre de lait par kilo et demi de graisse. Retirez du feu, versez dans des pots de grès, laissez refroidir, puis couvrez avec un couvercle de papier paraffiné.

COMMENT LAVER SANS SAVON

Vous pouvez indistinctement utiliser les haricots blancs, le tabac, la bière froide, le marc de café ou les pommes de terre.

Haricots blancs secs. Pour les lainages de teinte claire, les tricots et les soieries de couleur fragile, vous pourrez employer les haricots au lieu du savon. Cuisez 125 grammes de gros haricots blancs secs, bien lavés, par litre d'eau. Passez-les au tamis après une cuisson complète et étendez cette purée de trois litres d'eau. Trempez les tissus à l'eau pure avant de les fouler, sans frotter, dans l'eau des haricots, puis rincez-les à plusieurs eaux et passez-les, en dernier lieu, dans une autre eau d'haricots. Repassez humide entre deux linges.

Le tabac. Les vêtements de drap noir retrouveront l'éclat du nouveau si vous trempez une brosse dans une infusion de tabac à 15 grammes par litre. Brossez et faites sécher dans un courant d'air le vêtement posé sur un cintre.

La bière froide vous servira à remettre à neuf les lainages noirs et marine ainsi que les rubans noirs Nettoyez à la brosse bien humectée ou à l'aide d'une éponge trempée dans la bière froide. Laissez exposé à l'air.

Le marc de café rend tout son éclat au taffetas un peu défraîchi Faites une décoction très forte. D'autre part, le marc de café peut vous aider à nettoyer vos mains si elles sont salies par du beurre ou tout autre produit gras.

Les pommes de terre sont employées pour les soieries de couleur fragile, les rubans multicolores, les cravates, écharpes et pochettes de soie ainsi que les cols blancs. Voici comment il faut procéder pour obtenir l'eau de lessive nécessaire : épluchez, lavez et râpez des pommes de terre crues, coupées en rondelles minces. Pressez après plusieurs heures de macération pour obtenir le jus dans lequel on lave le satin. La pomme de terre farineuse, cuite à l'eau, passée et délayée avec un peu d'eau glycérinée à laquelle vous ajouterez quelques gouttes d'eau de Cologne ou de votre parfum préféré, fournira une pâte qui nettoie beaucoup mieux que le savon.

POUR DETACHER SANS ESSENCE

Taches de café et de thé. Lavez d'abord à l'eau tiède, puis mettez sur la tache un tout petit peu de jaune d'œuf délayé dans une cuillerée à café d'eau et quelques gouttes d'alcool. Laissez ainsi un instant, frottez puis lavez et finissez avec quelques gouttes d'éther sulfurique que vous appliquerez sur l'endroit taché en frottant en rond. Sur du linge qui va à la lessive, vous pourrez remplacer l'alcool par du jus de citron.

Taches de fruits et de vin. Lavez à l'eau savonneuse, puis à l'eau contenant quelques gouttes d'eau de Javel ou d'acide oxalique. Vous pouvez également passer ces taches à la vapeur du soufre. Sur le linge et les étoffes claires, plongez la tache dans du lait bouillant. Rincez soigneusement et repassez.

Taches d'encre. Utilisez pour le coton de l'alcool ou de l'eau de Cologne. L'acide oxalique dissous dans l'eau froide donne d'excellents résultats et vient à bout des taches les plus rebelles. Sur la soie, vous enlèverez les taches avec du lait chaud. Les taches récentes sur du tissu blanc — sauf rayonne — s'enlèvent avec l'acétone. Rincez de suite. L'eau savonneuse additionnée de six gouttes d'eau de Javel donne également de bons résultats.

Taches d'huile et de graisse. Voici un moyen qui n'altère pas la couleur des tissus : prenez un peu de jaune d'œuf placé sur un linge blanc que vous aurez mouillé avec de l'eau bouillante, frottez avec la main et répétez l'opération autant qu'il sera nécessaire, puis lavez l'endroit à l'eau froide.

Taches de rouille. Sur les tissus teints, humectez la tache avec de l'eau tiède, puis mettez par-dessus une goutte d'acide chlorhydrique étendue d'eau, rincez à l'eau pure puis à l'eau ammoniacale. Sur les lainages blancs, les taches partent avec l'acide oxalique. Ces taches sont très difficiles à enlever sur des tissus de soie.

LES CHEVEUX SANS SHAMPOOING

Vous n'avez pas besoin de shampooing ou d'un liquide savonneux pour laver votre tête. Utilisez la vieille méthode du lavage des cheveux au bois de Panama et vous obtiendrez les meilleurs résultats. Concassez de larges tablettes de bois de Panama, couvrez d'eau bouillante et laissez macérer toute la nuit. Le lendemain matin, faites mousser la décoction et trempez vos cheveux dans cette eau brune. Ils seront admirablement lavés pour un peu que vous les rinciez abondamment ensuite à l'eau claire. Si vous êtes blonde, terminez par un dernier rinçage avec un litre d'eau dans lequel vous aurez fait infuser quelques têtes de camomille allemande.

ANNE-MARIE





Ce manteau que Lynne Carver, la célèbre star de Hollywood, adopte pour ses promenades en voiture est idéal pour le jour. Lynne le porte avec une robe beige, à jupe plissée, et un turban de même teinte.

Pour l'après-midi, une très élégante toilette noire également portée par Lynne Carver. La robe est taillée en une pièce. On remarquera les larges boutons blancs, le nœud sur le devant et le bracelet d'argent au poignet.

Ce somptueux ensemble deux pièces en fourrure est l'une des dernières créations de la haute couture américaine. Le manchon, les revers de la jaquette ainsi que la coiffure, également en fourrure, sont ornés de parements blancs, contrastant avec la teinte sombre de l'ensemble.

LE CARNET D'ANNE-MARIE

HABILLEZ-VOUS D'UN RIEN

Les Françaises ont la réputation d'être les femmes les mieux habillées du monde. En disant « les Françaises », je ne pense pas aux grandes mondaines qui n'ont qu'une visite à faire à un grand couturier pour en ressortir nanties de tout ce dont elles ont besoin. Non... je pense aux midinettes, aux femmes du peuple qui savent toujours, et malgré toutes les difficultés matérielles ou autres, demeurer élégantes et soignées.

Comment font-elles ? La chose n'est pas aussi difficile qu'elle en a l'air. Que faut-il, en somme, pour être bien vêtue? Un peu d'argent, beaucoup d'esprit d'initiative et du savoir-faire. J'ai connu une jeune fille française, disposant de moyens plus que restreints et qui, pourtant, était toujours impeccable. Savez-vous comment elle s'y prenait ? Deux fois par an, elle se commandait deux tailleurs, l'un était écossais et l'autre uni et les teintes s'harmonisaient entre elles. Quelques blouses ou gilets faits avec des coupons et c'était tout. Elle avait de quoi s'habiller.

Parfois, c'était la jupe écossaise qui accompagnait la jaquette unie ou vice versa. Cela faisait deux ensembles différents. Quand elle portait les tailleurs avec leurs jupes, elle avait là deux autres ensembles. Mais, en variant les blouses, elle donnait chaque jour l'impression de changer de toilette. Les hommes l'admiraient et les femmes la jalousaient. Elle me disait un jour en riant : « Si tout le monde savait combien d'argent je consacre à ma garde-robe, je suis convaincue que je perdrais du coup ma réputation de femme élégante. »

CONSEILS A MES NIECES

Nièce « Curieuse et désagréable »

Votre sœur a raison. Vous n'avez pas le droit de vous mêler ainsi de ce qui ne vous regarde pas. Pourquoi n'êtes-vous pas plus discrète ? Que penseriez-vous d'une personne qui passerait son temps à fureter dans vos affaires, qui décachèterait votre courrier ou tâcherait de savoir à tout prix où vous allez et ce que vous faites ? Il n'est jamais trop tard pour bien faire, dit un proverbe. Mettez-vous à l'œuvre tout de suite. Lorsque vous êtes en compagnie, astreignez-vous à ne pas poser des questions. Ce sera difficile au début, mais peu à peu tout finira par s'arranger et vous deviendrez une charmante jeune fille à qui l'on pourra se confier sans crainte.

Neveu « Le mari d'Anne-Marie »

J'avais déjà des neveux et des nièces, une fille et un fils et même... une belle-mère. Me voici nantie également d'un mari maintenant. Décidément je n'ai plus à me plaindre... Je ne sais pas pourquoi vous tenez tant à me voir. Si c'est pour une question importante, il est évident que je puis vous recevoir. [illegible] d'une pure curiosité, il [illegible]ble de le faire. Ecrivez-[illegible] dire de quoi il s'agit et je [illegible] ma réponse.

[illegible]bre dimanche »

[illegible] jamais croire que tous les [illegible]t mauvais parce que l'un [illegible] vous a déçue. Vous êtes [illegible] refaire votre vie et je ne [illegible] pourquoi vous n'accepteriez [illegible]ande en mariage de cet offi[illegible] semble sérieusement épris de [illegible]rlez-lui très franchement, ra[illegible] toute votre vie, toutes vos [illegible]nces. S'il vous aime vraiment, il comprendra et vous pardonnera [illegible]s pourrez alors vivre heureuse à [illegible]tés. Mais, je le répète, une fran[illegible] totale est indispensable. Si vous [illegible]chez quoi que ce soit et qu'il venait à l'apprendre quand même un jour du dehors, ce serait la fin de tout...

Nièce « Marie-Jeanne »

Je serai à la fête en question, en effet, et je serai ravie de vous revoir. J'ai parfois pensé à vous en me demandant ce que vous deveniez. Que devient votre fillette ? Elle doit avoir maintenant 5 ans, n'est-ce pas ? Et vous-même, que devenez-vous ? Vous ne m'avez plus donné de vos nouvelles depuis si longtemps... Ecrivez-moi de nouveau, j'aime beaucoup vous lire.

Nièce « Mon beau rêve »

Pourquoi vous laisser aller ainsi à la neurasthénie ? Une petite opération de chirurgie esthétique peut venir à bout de tous vos maux. On corrige tout aussi facilement les seins tombants que les nez défectueux. Puisque vous en avez les moyens, pourquoi hésitez-vous ? Je ne puis, à mon grand regret, vous donner des adresses ici. Si vous voulez avoir de plus amples détails à ce sujet, envoyez-moi vos nom, timbres et adresse et je vous écrirai directement.

Nièce « Folle avoine »

La lanoline est excellente pour la santé, surtout si on la mélange à quelques gouttes d'huile d'amandes douces. Lorsque vous êtes en plein air et surtout lorsque vous êtes exposée au soleil, n'hésitez pas à employer ce mélange qui assouplira votre peau et la rendra veloutée. La lanoline est une graisse animale qui ne contient aucun produit nocif pour le teint.

Nièce « Benjamine »

Je ne vois pas pourquoi vous êtes tellement pressée de vous marier. Vous n'avez pas encore 23 ans et déjà vous vous trouvez trop vieille ? Mais alors que doivent dire les personnes qui ont dépassé la trentaine et qui sont encore célibataires ? Vous commettez l'erreur de la plupart des jeunes filles. Vous voulez vous caser à tout prix, même si vous n'aimeriez pas l'homme qui vous offrirait son nom. Pourquoi ne pas attendre celui que votre cœur espère vraiment ? Soyez un peu plus raisonnable, voyons, et sachez patienter un peu. Vous finirez sûrement par trouver celui auquel vous rêvez.

Nièce « Patiente »

Vous avez 17 ans, me dites-vous. Mais, dans ces conditions, pourquoi ne patienteriez-vous pas un peu ? Si ce jeune homme gagne trop peu pour vous épouser maintenant, attendez qu'il améliore un peu sa situation matérielle. Ne croyez-vous pas qu'il mérite ce sacrifice ? En tous les cas, vos parents ont raison de ne pas vous permettre de vous engager à présent. Si vous leur prouvez que vous tenez vraiment à celui que vous aimez tant, peut-être comprendront-ils et finiront-ils par s'incliner ?

Nièce « Vera »

Avant de vous inscrire à ce cours de culture physique, je vous conseillerai d'aller voir votre docteur. Vous êtes dans un état particulier qui demande une grande prudence. Le moindre mouvement pourrait avoir de graves conséquences. Pour ces taches brunes que vous avez sur le visage et qui sont provoquées par la grossesse, je puis vous indiquer une spécialiste qui vous tirera d'affaire. Mais, pour cela, il me faut vos nom, timbres et adresse.

Nièce « Jacqueline de Hélouan »

Vous habitez une place idéale. Je vous conseille de faire chaque matin une demi-heure de footing accéléré. Ne traînez pas la jambe, marchez en courant presque. Cela vous ranimera merveilleusement. Le manque d'exercice provoque les varices qui ne sont provoquées que par une mauvaise circulation sanguine. Vous pouvez vous faire soigner par un spécialiste qui saura vous guérir. Si vous n'en connaissez pas, écrivez-moi à nouveau et je vous en indiquerai un qui est excellent.

Nièce « Je souhaite »

On ne vit pas que de souhaits... Pourquoi n'essayez-vous pas de réaliser votre rêve ? Il est, en somme, accessible à une jeune fille intelligente et cultivée comme vous. Je crois que vous manquez un peu d'énergie. Dites-vous « je veux » et maintenez votre point de vue envers et contre tous. Si vous vous laissez abattre par le premier obstacle, grand ou petit, dites-vous bien que tout sera perdu. Bon courage et écrivez-moi pour me tenir au courant de ce que vous avez fait. Je penserai à vous.

TANTE ANNE-MARIE



WARNER BROTHERS présente

ANN

SHERIDAN

RONALD REAGAN
BONITA GRANVILLE

dans

ANGELS WASH THEIR FACES

Un sourire d'Ann Sheridan, et les pires six petits coquins de New-York deviennent des « anges aux figures propres ! »

DU LUNDI 20 AU DIMANCHE 26 JANVIER



AU CINEMA ROYAL

Tél. 45675
59195
R.C. 5815

Chaque jour 3 représentations à 3 h. 15, 6 h. 30 et 9 h. 30 p.m. Ven. et Dim. matinée à 10 h. 30 a.m. à prix réduits.

VU LE SUCCES: 2ème SEMAINE

UNITED ARTISTS présente

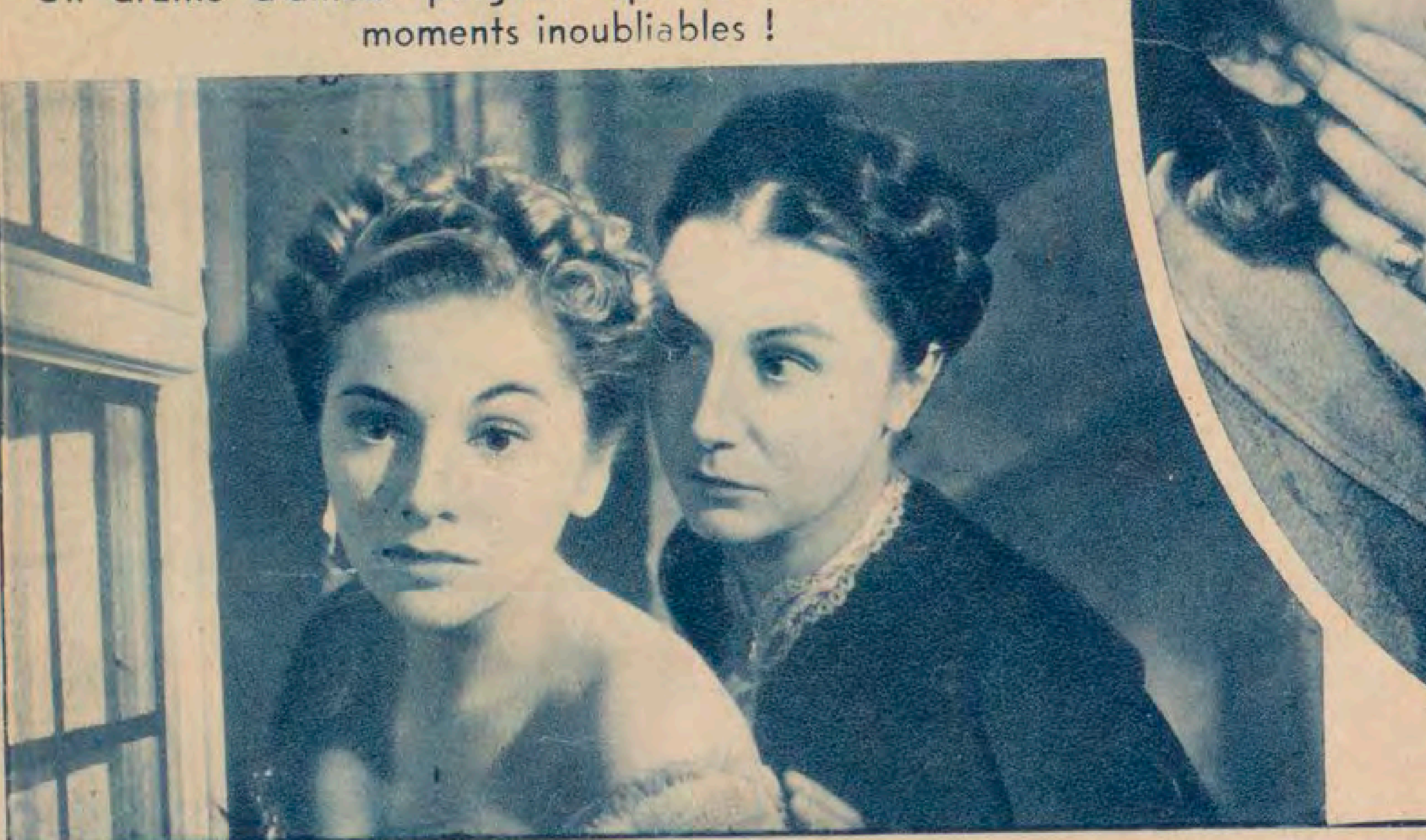
Une superproduction SELZNICK INTERNATIONAL

LAURENCE OLIVIER
JOAN FONTAINE

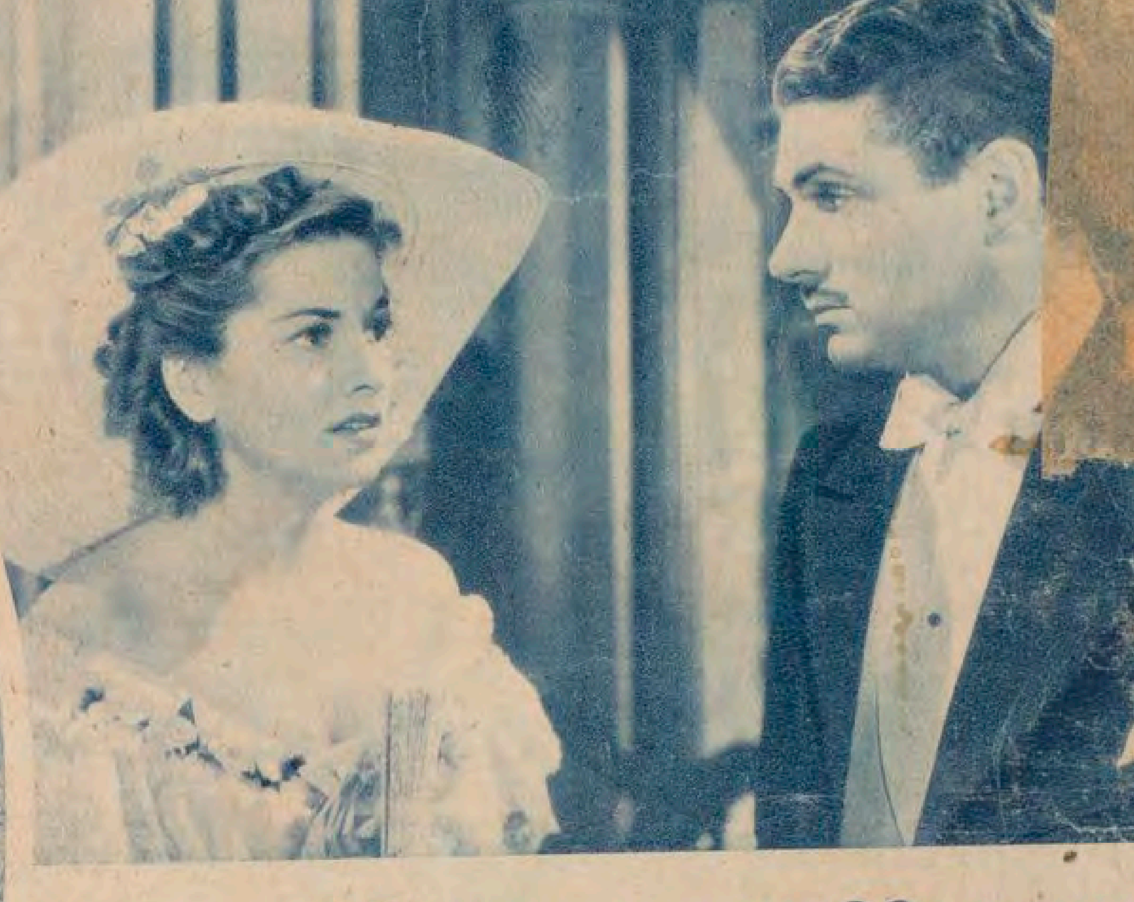
dans

REBECCA

Un drame d'amour poignant qui vous fera VIVRE des moments inoubliables !







DU LUNDI 20 AU DIMANCHE 26 JANVIER

AU CINEMA

DIANA PALACE

Tél. 47067 — 47068 — 47069

Chaque jour 3 représentations à 3 h. 15. 6 h. 30 et 9 h. 30 p.m. Vendredi et Dimanche matinée à 10 h. 30 a.m. à prix réduits.

UNIVERSAL PICTURES présente

LES

RITZ BROTHERS

et les

ANDREW SISTERS

dans

ARGENTINE NIGHTS

DANS LE CADRE ENCHANTEUR DES NUITS D'ARGENTINE... une formidable combinaison d'humour et de mélodie — avec les Ritz Brothers pour l'humour... les Andrew Sisters pour la mélodie !





DU MARDI 21 AU LUNDI 27 JANVIER AU CINEMA

METROPOLE

Tél. 58391
R. C. 7374

Chaque jour 3 représentations à 3 h. 15, 6 h. 30 et 9 h. 30 p.m. Ven. et Dim. matinée à 10 h. 30 a.m. à prix réduits.